Une nuit à Rome

Le doux tumulte du forum lointain s'éteignait avec le soleil rougissant. De sa terrasse Chloé voyait l'aqueduc qui passait au loin et qui surplombait la ville avec ses arches immenses. Un peu de sable tombait de ses colonnes et tournoyait avec le vent d'été. Sur la rue pavée et déserte, un vieillard toussait. Chloé entendait ses jurons étouffés. Le vent balayait l'aqueduc et le pavé solitaire, il en était le maître. Les rares passants souffraient de sa tyrannie alors qu'il soufflait et qu'il soulevait leurs toges. Le vieillard devait être un esclave, son pas était empressé et son vieux dos courbé. Il semblait à Chloé impatient de rejoindre son maître. Le vent soufflait et levait comme un fin voile. Il caressait la pierre de la rue et des habitations avec un léger bruissement. Les quelques arbres ployaient légèrement. Il fit claquer quelques fois les devantures en laine rouge et orange des magasins. La chaude journée, la foule nombreuse aux calendes et aux combats de gladiateurs laissaient le quartier de Chloé pleinement calme. Ce calme était imparfait, le lointain centre de Rome semblait résonner jusqu'ici. Les bruits du jour étaient ce soir absents : la joie bruyante des commerçants, le bois gémissant des vieux chariots qui portaient les amphores de vin, le martèlement des sandales cloutées des vigiles urbains. Aujourd'hui l'été était triste et silencieux, seuls s'entendaient les bruits scabreux des grandes places abandonnées : la vieillesse bruyante d'un esclave, les claquements des étoffes des devantures des magasins, le grincement de leurs portes inégales, le ruissellement de l'eau des fontaines et l'errance contemplative des idées de Chloé.

Les feux de la ville s'allumaient peu à peu dans les demeures, la patricienne voyait le vacillement maladroit des premières flammes de la nuit. Elle s'approcha de la balustrade, l'air était parfumé à son habitude. Il était tout aussi sec et fleuri que la première fois quand elle vint habiter dans cette domus. Elle laissa le vent, le toucher d'Éole, caresser sa peau et gonfler un peu ses longs cheveux bouclés.

Un chariot passa sous sa terrasse. L'essieu se cassa et plusieurs amphores tombèrent et se rompirent. Le vin coula entre les dalles usées de la rue. Son relent âpre et malodorant sembla monter jusqu'à la patricienne.

« Ce vin est sûrement vendu aux cauponas des faubourgs des pauvres » pensa Chloé. Les journaliers s'excitaient, juraient, il fallait livrer avant la nuit.

« L'ivresse du vin doit consoler de son goût immonde. Confondraient-ils ce mauvais vin au nectar de nos dieux ? » Chloé observait, immobile et curieuse. « Il m'est pénible de voir que ceux qui s'affranchissent du charme des mauvais vins soient accablés par les maux de l'or, des richesses et du pouvoir. Personne n'échappe aux tentations des vies humaines. »

Le jour n'avait pas encore jeté le large voile bleuté de son déclin. Il perdurait, à l'ouest, encore au-dessus de la vastitude de la mer éloignée, à Ostie. Chloé contemplait le ciel qui déclinait strié par quelques longs et fins nuages d'un délicieux rose orangé. Elle était sensible à l'immense beauté du royaume des dieux que les hommes foulaient insolemment.

La chaîne en or en fins maillons autour de son cou l'envahissait de souvenirs. Elle était légère et soutenait une petite figure en ivoire de Mercure. Chloé ne remarqua pas les journaliers partis, ni un mendiant qui s'abritait sous un porche pour la nuit, ni le vent apaisé qui ne la touchait plus. Elle voyait, recluse dans ses pensées, l'éléphant malade qui avait laissé ce bout de défense, les hyènes qui l'avaient arrachée à l'animal vaincu et que Chloé ramena à Rome pour la faire sculpter. Son toucher était lisse, réconfortant, tiède, l'ivoire n'excitait pas sur elle le regard fou des adorateurs de l'or. Chloé ne s'imaginait jamais perdre cette statuette qui lui servait aussi d'amulette. Ils s'étaient côtoyé pendant tant d'années.

« Si le pauvre mendie parce qu'il sait qu'il va recevoir quelques pièces de bronze, si l'ivrogne va

boire aux cauponas parce qu'il sait qu'il oubliera les malheurs de sa vie, je porte cette chaîne parce que je sais que mes vœux seront exaucés. Les grands chagrins sont comme les maladies. Ils accablent sans distinction d'âge ou de richesse. Parfois le seul répit se trouve dans la mort.
Si mes rêves périssent, mon âme aussi. Elle ira aux enfers, mon corps restera parmi les vivants et j'errerai, servile, docile, dominée jusqu'à la moindre de mes pensées, ainsi que vivent les fous, les veuves sans enfant et les amants du vice. Je ne peux plus vivre des accalmies erratiques des souvenirs et du passé. »
Une vive brise se leva un instant, encore. Les boucles noires de Chloé caressèrent ses joues. Elle sentit les parfums de l'huile d'olive qu'elle s'était fait enduire peu après midi. Elle s'égarait dans la douleur.
« Les rivalités meurtrissantes de Rome me pèsent autant qu'à ma famille. Et pourtant sans Rome qu'aurais-je été ? Esclave des barbares de Carthage, génitrice opprimée de Sparte, sorcière hideuse des marais puants de la Germanie ? J'aime Rome autant que je la déteste. »
Le calme inattendu du quartier ne troublait pas Chloé. Elle était confortable dans l'urgence des polis, dans l'agitation des forums et des agoras. Elle adorait se perdre dans les foules diurnes où, vêtue pauvrement, elle se fondait dans la masse de métèques et de plébéiens, d'esclaves et d'affranchis. La province l'ennuyait. Chloé pensait qu'elle était pleine d'envieux et d'indiscrets qui venaient à la villa pour épier et non pour fêter. Aux cenas et aux festins ils échangeaient leurs commérages.
Son mari était encore en Corse et elle allait veiller toute la nuit. Elle palpa l'ivoire de sa chaîne et pensait qu'elle aurait jusqu'à l'aube pour méditer son destin de femme, qu'il l'eût conduite vers ses ambitions de patricienne ou vers l'humiliation.
Chloé entendit le frottement régulier du cuir d'une fine sandale sur le bois du plancher. C'était Severina. Elle osa troubler les pensées de Chloé, la voix hésitante et fluette.
« J'apporte du vin et des fruits secs, maîtresse.
- Bien, Severina, retire-toi maintenant. »
Elle déposa le plateau sur une petite table d'appoint dont les pieds étaient sculptés en lions. Les paroles furent brèves, presque vulgaires.
« Alors que certains hommes règnent sur des empires jusqu'aux limites du monde, je règne sur mes esclaves. Certains m'obéissent, d'autres me craignent, aucun ne me comprend. Leurs chaînes sont la servitude, les miennes sont la féminité. Comment les briser ? »
Chloé se désolait de n'être éloquente que dans la vie privée. Son mari appréciait toujours la justesse de ses remarques et la bienveillante autorité qu'elle avait sur les esclaves. Le monde des hommes semblait l'intimider. Étrangement, ces questions fuyaient insouciamment son esprit.
Le soleil disparut à l'horizon orangé. Les collines de Rome étaient ocres et le ciel au-dessus de Chloé était d'un doux et radieux jaune. La domus était tamisée, ses ombres s'étiraient, le crépuscule la rendait plus intime, plus invitante. Chloé but, le vin coupé était sucré, l'étain de sa coupe était tiède et lui rappelait l'armure des soldats romains sur qui elle fantasmait parfois. Elle était seule et loin de son mari, loin de son baiser inquisiteur, loin de la mondanité de leur mariage. Elle se sentait comme une fleur rare et délicate, une fleur perdue dans une forêt de chênes.
Elle frotta le pied de sa coupe contre le bois de la balustrade. Elle avait bu son vin avec empressement. Le son rauque et régulier était comme une musique monotone à ses idées.
« Une flûte et une lyre auraient été de trop. Elles m'auraient rappelée les musiciens de ces festins hypocrites. Leurs sons auraient sonné sans véritables émotions, seulement pour divertir des nobles qui s'empiffrent. »
Comme le cuir sonnant du tambour d'une galère, Chloé était satisfaite de ce son unique et constant, comme un chant barbare dans lequel elle perdait son esprit le temps qu'il se livre aux réflexions esclaves de l'existence.
Chloé aimait la nature si diverse de Rome. « Le Latium est le nid de l'aigle et le terrier du rat.
Nul patricien ne pouvait nier la jouissance qu'il ressentait à écraser les plébéiens. Pour les corvées domestiques, agricoles, pour raser le visage le matin et huiler la peau l'après-midi, les esclaves leur convenaient mieux. Ils étaient nourris, vêtus et, même si la liberté leur était interdite, ils semblaient

dignes, ne mendiaient jamais et étaient fidèles aux maîtres.
Les plébéiens étaient bruyants, capricieux, prompts aux révoltes et, de par leur nature indomptable, devaient vivre des vies parallèles aux patriciens. Deux mondes qui ne se rejoignaient jamais, comme le confluent de deux rivières qui, l'une bleuâtre et l'autre verdâtre, coulaient sans jamais se mélanger. Les nobles aimaient voir les plébéiens pauvres, ils leur rappelaient la suprême dominance des vieilles familles fondatrices de Rome. Les rivalités, les disputes familiales, les suicides ou les trahisons, ne concernaient pas les plébéiens. Ils se reproduisaient comme des lapins, beaucoup mouraient jeunes. Certaines prières étaient entendues, quelques unes exaucées, mais jamais elles ne les extirpaient de leur immuable misère. Que craignaient-ils ? Une mauvaise bagarre, la maladie, des dettes de jeu. Quand l'Histoire demandait le sacrifice de ses plus hautes figures, les plébéiens étaient épargnés. Tant que les conquêtes, Arretium, Arriminium, Arpi, Capoue, gavaient les riches et contentaient les pauvres, l'aigle de Rome continuait à scruter avidement ses éternels rivaux. »
Le soleil était presque couché et dans les rues sinueuses se pressaient d'amples toges dont la couleur ne se distinguait plus. Les nuits étaient peu sûres. Tous semblaient fuir la vie publique sous le déclin, alarmant pour certains, prélude de briganderie pour d'autres, du soleil interminable de l'été.
Pour tromper la noirceur de la nuit, les Romains allumaient des flambeaux et des lampes à huile. La lumière était médiocre, la petite flamme semblait à chaque instant s'éteindre. Le bois était cher et rare. Il fallait l'importer du reste de l'Italie, de la Gaule et des terres sauvages et inhospitalières de l'Illyrie. Les pauvres devaient parfois s'en passer pour s'éclairer et se nourrir. Ils devaient se contenter de la lumière et de la chaleur du soleil. Les longues et chaudes journées de l'été étaient clémentes, l'hiver était intransigeant.
Le frère de Chloé était sénateur. Dans l'intimité de la famille, elle entendait les nouvelles de la mer, du monde civilisé et de ses manières, mais elles étaient toujours brèves, incomplètes car informelles. Elles laissaient à Chloé sa curiosité inassouvie.
« Ces hommes puissants sont plein d'orgueil, jaloux sans aucune honte. Parfois pendant des festins où beaucoup se saoulaient, un sénateur ou un questeur me murmuraient des confidences. Ils savaient que je ne pouvais pas les répéter, qu'aucun ne croyait ma parole de femme. Les festins m'attristaient, car en tant que femme, j'écoutais sans jamais pouvoir débattre. Je brûlais d'éloquence, aimais la philosophie, mais la féminité est un bâillon qui m'excède. »
Au printemps dernier, dans le Latium qui s'extirpait de sa torpeur hivernale, à de nombreuses lieux de Rome, Chloé avait séjourné quelques jours dans la villa de son frère sénateur, Marcus. Elle était dans le jardin, allongée sur un des divans que les esclaves avaient sortis pour l'occasion, avec d'autres épouses. Les hommes étaient au sauna. Depuis sa salle d'armes, Marcus traîna un glaive gaulois jusqu'aux hommes, une main tenant la poignée, l'autre tenant sa serviette autour de sa taille. La pointe de l'arme touchait le sol en marbre ibérien et l'éraflait un peu. Il avait bu et il était négligent, mais était assez riche pour malmener le luxe qui l'entourait. Il entra dans le sauna, des exclamations et des rires fusèrent. Chloé avait envié ces hommes qui avaient le monde connu soumis à leurs ambitions presque divines. Elle se faisait coiffer par des esclaves grecques. Certaines nouaient et tressaient les cheveux des épouses, d'autres présentaient leurs reflets sur des disques de bronze et d'autres encore attendaient, dans la pénombre, des amphores de vin coupé entre leurs mains.
Une peau de lion et sa tête étaient posés sur la tête de son divan. Chloé caressait sa douce crinière. Elle s'imaginait voyager en Afrique, en Libye à Leptis Magna où se vendaient des bêtes fabuleuses et féroces. Elle aurait négocié de l'ivoire, des animaux vivants pour les jeux, des teintes pour la laine de son mari. L'Afrique semblait bénir de richesses ceux qui y voyageaient, un instant les Puniques semblèrent plus civilisés. Seulement elle était parmi les autres épouses. Elles étaient plus jeunes que Chloé, elles ne s'intéressaient qu'à leur beauté ou aux derniers cadeaux de leurs maris.
Chloé aimait les armes. Lorsqu'elle était plus jeune, alors qu'elle n'était pas encore une femme, elle y voyait les complices de la mort, de la destruction et de l'injustice. Les années avaient passé et avaient mûri son esprit comme le temps mûrissait un bon vin. Elles l'avaient raisonnée : ses voyages au nord de l'Italie où les cités craignaient un nouveau sac de Rome comme au temps de Brennus et de Camille avaient semblé la convaincre. La lance, le bouclier et le glaive lui semblaient maintenant

les meules de la paix et de la prospérité romaines. Aux brutes du nord que même l'art ne savait raisonner, il ne restait qu'aux Romains la violence des armes pour les préserver de leur peur ancestrale de la déchéance et de la dévastation.
Depuis qu'elle était enfant, Chloé rêvait de mariage. Elle aspirait à l'amour, à la fidélité et depuis qu'elle les avait trouvés, elle aspirait à davantage. Les vals de son adolescence étaient loin des corruptions de la ville, de ses trahisons, de sa violence. Elle était patricienne mais elle aimait le peuple, elle comprenait sa misère et ses consolations. Elle le trouvait simple, sans façons. Ils étaient insouciants, priaient les dieux à la mode et ne faisaient qu'un repas par jour. Des plébéiens, vétérans de l'armée comme rorarii, travaillaient chez de riches esclavagistes et poussaient les esclaves avec la pointe d'une lance. Parfois ils violaient une adolescente, sans que le marchand d'hommes ne l'eût su ou que s'il le savait, il l'ignorait par mépris. Parfois une plébéienne passait la nuit avec un patricien lassé de ses esclaves pour un bijou en or. Parfois une patricienne achetait un nouveau-né à une plébéienne pour cacher à tous sa stérilité. Parfois un patricien brisait une famille pour utiliser le père comme gladiateur à cause de ses dettes.
Ces secrets ne se savaient qu'aux ivresses des bacchanales, que des confidences d'une épouse amère les soirs de festin, qu'aux indiscrétions que les esclaves rapportaient. Un secret révélé n'appartenait plus à son maître, il était soumis désormais au caprice du confident. La vérité devenait un bourreau lorsque le secret cachait une honte, une perversité. Chloé ne se confiait plus, ses seules indiscrétions étaient des amours anodines d'adolescente, il y avait longtemps.
Enfin l'agitation de la domus cessa. Les esclaves avaient rangé les longs étals de bois sombre et les dernières marchandises : de l'huile, des étoffes de laine, du vin grec. Les parfums avaient embaumé la rue toute la journée : les fruits confis, le garum, les pâtisseries au miel. Pour la nuit, les marchandises attendaient le matin suivant.
Plus loin, des esclaves étaient comptés. Ils étaient rassemblés, certains vêtus seulement d'un pagne, devant le maître affairé et quelques citoyens qui portaient la lance. Bientôt tous partirent vers les ergastules du sud. Chloé observait les esclaves partir. Elle voyait leur peau sombre ou couleur miel, leurs larges épaules, leurs cuisses viriles, qui la changeaient de la vue assidue des patriciens bedonnants. Toutefois ils avaient le nez plat, les cheveux crépus et leur peau était trop sombre. « Ils n'ont pas les traits des peuples civilisés, pensa Chloé. Ces esclaves affamés ne pensent qu'aux jouissances de la chair, de la nourriture et du mauvais vin. Ils ne deviendront jamais Romains, car ils ne consacrent pas leur existence aux maximes de notre origine, que notre gloire et notre liberté astreignent les âmes et les corps à la patience et à la privation. »
L'affranchi de la maison monta jusqu'à Chloé.
« Les magasins sont fermés, douce maîtresse.
- Merci, Orolès, retire-toi dans tes quartiers, j'ai besoin de solitude.
- Oui, maîtresse. Un cadeau de Titus Atius, des roses fraîches de Babylone. »
Il déposa le bouquet sur la table d'appoint aux pieds de lion. Titus Atius faisait pousser dans ses jardins des variétés de fleurs de tout le monde connu. L'affranchi parti, Chloé inspira profondément dans les fleurs. Son parfum excita son désir de voyage.
Le crépuscule s'achevait, il ne restait qu'un voile distant écrasé par l'obscurité de la nuit naissante. Maintenant les galères se servaient des constellations pour naviguer. Le ciel était sans nuage, la Lune ne s'était pas encore levée, Chloé devinait Saturne et lui adressa une courte prière. Elle décida de rejoindre le confort de l'intérieur de la maison.
Pensivement Chloé passa sa main sur les murs de brique et de plâtre. Les murs étaient épais, les esclaves soumis, les vigiles circulaient dans Rome et l'armée arpentait l'Italie. La volonté romaine avait imposé la paix dans la péninsule. « Cependant, pensait Chloé, rien ne perdurerait sans la bénédiction des dieux protecteurs. » Le saccage de Rome par les barbares du nord hantait plus les Romains que les jours funestes. « Et si les Carthaginois devenaient les prochains Gaulois ? »
L'or et l'argent de sa famille avait toujours été les garants de sa protection et de sa quiétude. Chloé se demandait souvent comment les masses pauvres pouvaient se contenter de la misère de leur quotidien. « Ont-ils connu autre chose ? Mieux vaut-il être un pauvre vétéran plutôt qu'un riche soldat ? » Les esclaves, les masses libres mais pauvres, les patriciens enchaînés à leurs vices, tous

semblaient destinés à une vie d'aridité et de faiblesse. Chloé aussi souffrait de son quotidien d'épouse romaine qui lui semblait parfois insurmontable. « Pouvons-nous aller à l'encontre de notre destin ou est-il irrésistible ? »
Chloé n'avait pas noué ses sandales. Elle claquait sur le sol impoliment, bruyantes et impunies. Elle voyait par les fenêtres le ciel sombre qui commençait à briller paisiblement. La ville s'était tu, la ville dormait et semblait propice aux réflexions de Chloé. Parfois un bruit lointain venait jusqu'à elle, un aboiement, un cri indistinct. Elle dénoua le cordon qui enlaçait sa taille et ôta le serpent en or qui serrait son bras. Le tissu flottant lui caressait les seins. Soudainement son mari lui manqua. Elle voulait s'abandonner dans ses bras, sous ses caresses, sentir ses lèvres charnues et chaudes sur sa nuque. Son mariage, comme la richesse de sa famille, était un don des dieux. Tous les jours elle priait Mercure, mais aussi Neptune. Chloé ne priait plus Vénus depuis qu'elle sut qu'elle était stérile et qu'elle ne pouvait pas offrir de descendance à son mari. Sa rancune envers la déesse était tenace.
La nuit était insondable et les étoiles semblaient innombrables. À l'ouest, où le soleil venait de se coucher, Mars était visible, solitaire rougeur parmi les souveraines lueurs des étoiles dans la nuit. La demi-lune ne s'était pas encore levée et Chloé pouvait savourer la lente et muette danse de la nuit nouvelle. Depuis que son mari était parti pour la Corse, depuis une semaine, elle ne se levait plus à l'aurore comme c'était la coutume à Rome. Chloé se levait tard, parfois passait une nuit blanche, mangeait peu, même à la cena, pour jouir de la quiétude de la nuit, du silence de sa domus, du bruit léger du vent qui voletait contre les deux cyprès de son jardin. Tous profitaient de la nuit pour se reposer, Chloé y errait pour se consoler.
« L'antique et virile gloire des ancêtres n'existent plus, pensait Chloé. Le temps et la paix les avaient effacés. Les plébéiens ne voyaient, dans la paix italienne, qu'une compétition inégale avec les esclaves des patriciens, qu'ils finissaient par perdre inéluctablement. Les patriciens accumulaient les richesses, les villas, les honneurs, le luxe décadent et la lâcheté. » Chloé se rappelait de Camille, le second fondateur de Rome, qui, même dans un exil humiliant, n'en avait pas moins aimé sa cité et sacrifié sa vie alors qu'il avait tout perdu. « Les patriciens d'aujourd'hui, supposa Chloé, auraient fui la péninsule dès les premiers bruits d'une invasion. » Elle soupira profondément.
Il arrivait pourtant que certains plébéiens devenaient optimus, qu'une vie servile mais droite menait à l'affranchissement, que la violence d'un soldat révélait l'art de diriger les hommes. Un jour d'automne un peu pluvieux, alors que Chloé, pauvrement vêtue, trouvait un abri dans une caupona et que le fils du tavernier lui servit une coupe de vin jaune, la patricienne épia un instant une conversation. « Je n'ai rien, je suis mortel, ma vie est mon seul bien. Pourtant je la sacrifierai pour celle que j'aime. » Ces paroles laissèrent Chloé pensive, même ce soir. La pauvreté savait consoler, elle permettait les mariages de cœur, contrairement aux mariages arrangés de l'aristocratie romaine.
Chloé aimait son mari et son mari l'aimait. Elle se sentait bénie des dieux. Elle remerciait particulièrement Junon, déesse des mariages pour avoir fait du sien un mariage d'amour et de son mari un ami plutôt qu'un amant, un maître ou un bourreau. Autour d'elle, les jeunes patriciennes se consolaient avec les richesses insolentes de leurs maris. Parfois elles couchaient avec un gladiateur lorsqu'elles avaient pu aménager une rencontre illicite. Les corps des esclaves étaient certes désirables, mais l'excitation venait de l'interdit de l'acte. Les épouses plus âgées étaient résignées. L'ardeur de la copulation s'était estompée. Les enfants devenaient leur occupation : la nourrice gauloise leur donnait le sein, le précepteur grec leur apprenait les classiques, parfois le laniste enseignait le maniement du glaive et, lorsqu'ils étaient pubères depuis plusieurs années déjà, les prostituées, Grecques sensuelles ou beautés rares de Thrace, les initiaient à la pénétration. Les patriciennes chaperonnaient et imaginaient déjà leurs petits-enfants. Elles pleuraient, un jour, de voir leurs fils maintenant des hommes rejoindre les rangs de l'armée républicaine. Elles se consolaient en pensant que la guerre était le devoir d'un fils et non son exil. Elles sollicitaient avec leurs maris les meilleurs armuriers de Rome, fournissaient des chevaux, de l'or et voulaient, plus que tout, éviter le triste sort des rorarii et des hastati, toujours les premières victimes de la guerre, de la mutilation et de la mort. Les futurs soldats apaisaient leurs mères, leur promettaient des victoires et de l'héroïsme, mais elles ne se ravisaient pas : « Dulce bellum inexpertis », se disaient-elles.
Chloé ôta les agrafes d'or de ses épaules. Le métal la fatiguait, il devenait inconfortable. Ces bijoux

étaient la charge des femmes, une constante pression sur ses fragiles épaules un peu marquées. Elle ne soulevait aucune pierre, elle n'assoyait aucune amphore contre sa nuque. Son corps était faible, ainsi que les aimaient les hommes. Le mariage, la ville, l'aristocratie la soumettaient à d'étranges rituels. Elle devait être parée, montrer à tous la richesse du mari et l'élégance de l'épouse. Ce luxe aux nœuds de sa toge était un faix inéluctable. Ses bijoux, ses coiffes étaient pour Chloé ce que les pierres striées de cuivre des carrières étaient aux esclaves. Comme beaucoup d'épouses, dès que les invités partaient, elle ôtait ses bagues, ses bracelets, ses colliers, ses boucles d'oreille, elle lavait son visage à l'eau de pluie. Après la prestance et la retenue des festins, Chloé, débarrassée de ses bijoux et de ses sandales, serrait son mari, s'accrochait à lui et devenait rieuse. Son bijou le plus précieux était entre ses bras.
Chloé appréciait que la nuit fût d'une intime douceur. Le jour s'était éteint, la nuit était fraîche. Rome s'était résignée à la noirceur, les Romains s'étaient résignés au sommeil. Malgré sa vie imparfaite, parfois exacerbée par la frustration d'être une femme, le regard de Chloé sur la ville étincelante de ses flambeaux était apaisé, triste sans être douloureux. Le jour la foule était dévorante. Lorsque Chloé sortait, voilée, pour aller au temple, elle était submergée. La foule était si dense qu'elle sentait la peau des esclaves qui l'accompagnaient contre la sienne. Elle entendait distinctement le marchandage des vendeurs ambulants. Elle surprenait deux Romaines qui parlaient de leurs enfants, d'un boutiquier qui envoyait son affranchi à Ostie pour chercher les dernières importations du monde méditerranéen : du blé de Sicile, du verre d'Alexandrie, du vin de Rhodes. Elle n'allait plus au temple avec des pièces de monnaie depuis qu'un enfant des rues l'avait volé. Il faisait pitié dans ses haillons et Chloé n'avait jamais pu enfanter. Chaque enfant sans parent était celui qu'elle n'avait jamais eu. Sa naïveté lui avait coûté plusieurs pièces d'argent, mais surtout, sa naïveté lui avait fait croire que n'importe quel enfant pouvait être le sien.
Chloé avait quarante-cinq ans et aucune tristesse n'avait assez duré pour qu'apparaissent sur son visage les rides de la déception et des peines inavouées. Elle était d'une beauté ordinaire, d'une beauté patricienne, fière, au front haut et au regard pénétrant. Elle se comparait parfois aux esclaves, plus jeunes, et surtout aux Germaines dont les cheveux blonds comme l'or attiraient le regard des hommes. Elle se ravisait, sachant qu'elles n'auraient jamais eu sa superbe d'épouse patricienne. Chloé était l'aînée de ses sœurs et pourtant paraissait la plus jeune. Lorsqu'elle les visitait dans leurs villas du Latium, Chloé les voyait sourciller pour un rien, élever la voix pour un malentendu, rageaient pour un caprice, pour un esclave mal docile qu'elles envoyaient faire fouetter. Chloé, habituée aux œuvres philosophiques de la Grèce ancienne, pensait que les mauvaises passions défiguraient autant que les campagnes militaires et leurs combats.
Ses bras sur la rambarde de son balcon, Chloé inspirait le doux parfum de la nuit. Elle pensa aux salades et aux navets qui poussaient timidement dans le petit potager de la domus. Les arbres n'avaient plus leurs fleurs, le Tibre était à son plus bas. Chloé se dit qu'il était temps d'aller en province et de diriger les récoltes d'été avec son mari. Il lui manquait, elle désirait sa réconfortante présence.
Sa vie à Rome était organisée. Tôt le matin, pendant que son mari visitait ses clients ou allait négocier sa laine au forum, Chloé ouvrait la boutique avec les esclaves. Elle en envoyait un acheter les aliments nécessaires à la cena, parfois deux lorsqu'ils avaient des invités. Puis, dans le jardin qui baignait paisiblement dans la lueur matinale, allongée sur son divan jaune aux coussins oranges, elle se faisait coiffer et tresser les cheveux par Severina. Longtemps muette et sollicitée par son esclave, « Maîtresse, votre silence dissimule-t-il un souci ? », alors que son esprit flânait paisiblement, Chloé prit l'habitude de se plaindre de ses petites contrariétés de madone. Depuis, l'esclave avait cessé de l'interroger.
Les deux cyprès du jardin dépassaient le mur de la domus, ils étaient visibles depuis la rue. Ils étaient plantés là depuis au moins vingt-ans cinq, quand Chloé vécut ici pour la première fois. Ils étaient deux, un couple, comme le voulait la tradition. Ils étaient chétifs, son mari voulait les abattre.
« Ces arbres sont frêles et secs, il faut les remplacer.
- Non, gardons-les. Je veux m'en occuper.

- Ils ne donneront jamais de fruits, ils ne dépasseront jamais le mur qui les entoure.
- Ils ont besoin de temps et d'amour, comme nous. »
Avec les années ils étaient devenus un peu comme ses enfants. Maintenant qu'ils étaient grands et robustes, Chloé ne s'en occupait plus. Ils profitaient pleinement du soleil généreux de l'Italie, toujours verts, portant toujours des fruits, parfois gonflés quand le vent se levait, parfois inclinés lorsqu'il était insistant. Les cyprès symbolisaient la vie éternelle. Les cyprès de Rome voyaient depuis longtemps les générations se succéder, témoins de leurs passions et de leurs morts. Chloé se berçait de l'idée que dans sa vie prochaine, dans le domaine impalpable des dieux et des esprits, son sort aurait été plus clément.
L'absence de l'époux de Chloé pesait sur la domus, elle était plus silencieuse. Elle ne recevait pas d'invités, pas même ses sœurs lorsqu'elles lui envoyaient un billet pour la prévenir de leur présence dans la capitale. Elle feignait une migraine ou ses menstruations. Le soir et la nuit, dans la domus quiète, le silence était souverain. L'errance de ses journées était libératrice. Le domus n'accueillait pas les clients de son mari, des grossistes souvent, seuls bienvenus dans leur intimité. Il arrivait que les négociations duraient jusqu'au soir, ils servaient la cena. Des fois il y avait de la musique et des danseuses, des fois il y avait du théâtre. De cette agitation quotidienne il ne restait à Chloé que le doux souvenir de son mari, de son visage rond et riant, de son dos puissant, de leurs douces étreintes nocturnes où le couple se livrait aux plaisirs des caresses et des baisers. Il envoyait à Chloé de nombreux présents, comme les riches et fidèles époux faisaient, mais c'était sa présence pour laquelle elle brûlait.
Il y avait, dans les cubicula, des peaux d'animaux accrochées aux murs : des peaux de loup et une peau de lion dans la chambre du couple. Leurs dents avaient été blanchies et étaient immaculées. En passant sa main sur leurs poils doux, Chloé devinait les entailles faites par la lance et l'arc. Parfois, malgré elle, la patricienne se surprenait à aimer le luxe et la beauté. Elle aimait les choses exotiques et rares, peut-être parce qu'elle n'avait connu que la richesse et l'ostentation depuis sa naissance. Elle se demandait si ces cadeaux et ces raretés étaient pour elle ou pour impressionner les invités. Lors des festins, dans sa domus ou dans celle d'un autre patricien, le maître du foyer prenait un instant, pendant le repas, souvent après les escargots ou les huîtres au miel, pour montrer à tous le dernier présent du mari à l'épouse : un bijou incrusté de pierres, un nouvel esclave acheté au marché avec de l'or, un rouleau de soie rouge de Chine dont il racontait le lointain et fabuleux voyage.
Le patricien racontait son prix, sa négociation, comme s'il s'agissait d'un long et âpre combat. Des fois il exagérait et suscitait des rires, parfois il était solennel et vantait le cadeau comme une provocation aux autres hommes. Pour ces vieux patriciens, sénateurs ou riches héritiers des vieilles familles, la virilité s'achetait, il n'était jamais question de faits d'armes ou de la beauté du corps. Chloé pensait que cette surenchère de cadeaux devait adoucir la confortable captivité des épouses. « Sous cette cascade de présents, les épouses feignaient-elles la surprise, la gratitude ? Si elles feignaient aux festins, feignaient-elles leur plaisir au lit aussi ? » Chloé était curieuse, surtout quand l'époux avait l'âge du père.
Les chaudes journées de Rome étaient inclémentes pour la plèbe. L'eau des fontaines, à l'aurore, était fraîche. Après l'aube et son éphémère rosée, le soleil accablait. Chloé passait plus de temps à la campagne, balayée par sa brise tiède, parfois parfumée. Dans l'impluvium frais du matin, Chloé baignait ses pieds et mouillait avec quelques gouttes ses lobes d'oreille et sa nuque, comme le faisaient les nomades berbères d'Afrique.
Voilée avec pudeur, malgré la chaleur du jour, Chloé marchait dans ces rues bordées de fontaines et latrines pour se rendre au temple de Mars pour prier et se faire bénir par les Saliens, prêtres de Mars et gardiens des douze boucliers sacrés. Elle ne se vêtait ni de soie, ni d'étoffe brodée d'or ou d'argent. Elle n'aimait pas attirer le regard ou se sentir observée. « Je ne suis qu'une femme comme une autre. » Chloé gardait seulement et discrètement une bague en or sertie d'un jaspe gravé des dieux de sa famille pour la présenter aux soldats qui gardaient le temple. Sur son chemin, elle croisait des mères qui lavaient leur enfant dans la fontaine, des plébéiens pauvres qui montaient l'eau aux hauts étages des insulas pour quelques as. Elle donnait quelques pièces à un ancien soldat, sans jambes, qu'elle croisait parfois. Il lui arrivait de s'asseoir sur le bord d'une fontaine, y trempait

la main et, pour se rafraîchir, la passait sur son cou et sur ses épaules. Une mère y était toujours, son enfant nu dans l'eau de la fontaine jusqu'au nombril. Chloé demandait son nom, son âge, osait une caresse sur sa fragile tête. Elle contemplait l'enfant, seule possession que la vie de patricienne avait oublié de lui offrir. Chloé était trop fière pour pleurer devant une inconnue.
« Tu n'as pas d'enfants ?
- Oui, mais ils sont vieux maintenant. Leur enfance me manque », mentait-elle.
De la petite bourse en cuir remplie de pièces pour les offrandes au temple de Mars, Chloé parfois prenait une ou deux petites pièces d'argent et les donnait à la mère. Elle se levait ensuite, un peu émue, et continuait sa marche sans se retourner. Cela faisait longtemps qu'elle ne ressentait plus de colère ou de regrets d'être stérile, maintenant seule une mélancolie résignée habitait son cœur de mère qu'elle n'avait jamais été.
Chloé aimait marcher dans Rome et détestait être portée en litière par ses esclaves. Parfois, lorsque le soleil brillait depuis plusieurs heures déjà, Chloé recevait une tablette de cire foncée par l'un de ses esclaves. Il venait de son mari qui l'attendait au forum. Tout en bas était écrit « je t'aime ». Ses cheveux étaient toujours coiffés par Severina le matin. Elle s’empressait ce choisir un collier et des boucles d'oreille. Chloé savait que son mari avait besoin d'elle, qu'il ne la faisait pas venir pour rien. Il était de temps en temps nécessaire de rappeler à ses clients la noble ascendance de sa famille. Elle s'allongeait dans la litière, tirait les rideaux et pressait les esclaves à partir.
Chloé appréciait ses moments dans la campagne du Latium avec son mari. Le contact de la nature, de ses sons, de ses parfums et de ses couleurs était un baume pour le couple exacerbé par l'agitation des cités. Ils aimaient errer dans leur grande propriété viticole. Son mari était vêtu avec simplicité, il portait seulement une toge grossière, loin du faste de la capitale. Alors que le couple marchait les innombrables arpents de leur vignoble en silence, sa main était dans celle de Chloé et, parfois, il la levait et en embrassait doucement le revers. Chloé était avec la seule personne avec qui les silences n'étaient pas gênés. Tôt le matin, à l'aube, lorsqu'ils étaient allongés et mangeaient du pain de campagne trempé dans du vin blanc, des amandes et du raisin fraîchement cueilli, le couple pouvait être silencieux et écouter le chant des oiseaux. Les alouettes des champs, nerveuses et innombrables, les faucons hobereau, distants et vifs, au cri perçant et résonnant, comme un lointain écho, accompagnaient les réveils du mari et de l'épouse. Ces chants les délassaient du chaotique vacarme des journées à Rome.
Depuis plusieurs mois, peu après les occasionnelles neiges de la nouvelle année, Chloé allait au temple de Mars. Elle ne priait pas ce dieu chez elle et préférait Neptune et Mercure. L'un les préservait par des mers calmes et un vent généreux, l'autre veillait sur les affaires du couple dans tous les ports de la Méditerranée. Lorsqu'elle parvenait aux premières marches du temple de Mars le dieu de la guerre, les soldats qui veillaient à la tranquillité du lieu sacré observaient Chloé avec insistance. La tête baissée, elle les observait aussi. Ils étaient immobiles, en plein soleil, une lance dans une main, un bouclier à leurs pieds. « Me déshabillent-ils ? Ma tunique est-elle trop légère ? Ou sont-ils simplement surpris de voir une femme au temple de la guerre ? » Deux statues de Mars, dénudé et au physique parfait, semblaient la scruter. Mars s'était vengé des dieux comme Chloé voulait se venger des hommes.
Le temple était comme son dieu, arrogant et majestueux avec ses couleurs vives, élégant par son architecture ancienne dont la cohabitation avec les constructions nouvelles ne le rendait que plus beau. Il était au-delà de l'enceinte sacrée de la cité, mais Chloé était convaincue qu'une foi exacerbée et soumise amenait la clémence du dieu, même si son sanctuaire était au-delà de l'enceinte bénie par les prêtres. Comme à son habitude, elle entrait, ses cheveux voilés et son pas discret. Quelques figures erraient, des officiers en permission, des vétérans devenus mercenaires, parfois un sénateur drapé d'une fine soie pour se préserver de la chaleur. Les offrandes au dieu de la guerre étaient chaleureuses. Elles appelaient à la victoire, à l'héroïsme, aux querelles entre nations prospères. Tous venaient se faire bénir, tous offraient à Mars un petit tribut pour les grandes joies qu'il apportait. Le sénateur avait déposé le cœur frais d'un taureau, les officiers du vin parfumé et les soldats de la viande séchée ou des pièces de fer. Le jour voyait cette silencieuse et pieuse agitation. L'intérieur du temple était tamisé, seules de petites fenêtres laissaient passer la lueur du jour. Même

lorsque le soleil était haut, qu'il avait dépassé le zénith et qu'il excédait, le temple de Mars était peuplé. Les regards se croisaient, tous acquiesçaient silencieusement : leur essor ne viendrait que de la mort, de la guerre et de la dévastation. Les offrandes étaient plus généreuses qu'au temple de Saturne et il n'y avait pas les odeurs de nourriture gâtée du temple de Cérès. Chloé s'agenouillait devant la large coupe de bronze polie et déposait son offrande : souvent des pétales de pivoine sèches et parfumées, parfois des pièces de monnaie, une fois une vieille épée achetée par son mari qui avait appartenu à un soldat macédonien qui avait été sous les ordres d'Alexandre.
« Ô Mars, prince de l'Olympe, fais de ces jours une grande discorde. Fais à Rome que tu as bénie une halte de tes longs voyages et, avec tes nymphes, sèmes-y les grandes querelles qui précèdent les guerres. Bénis-moi comme ta propre fille, dédaignée des grandes gloires, et offre-moi le salut par les glaives, les lances et les boucliers. »
L'âme de Chloé brûlait. « Est-ce la prière ou la chaleur du jour ? » Elle se relevait enfin. Le bruit du temple semblait enfin revenir, sa prière avait semblé la transporter dans le domaine des dieux, dans ce monde immatériel et silencieux où les espoirs de son âme erraient parmi les nymphes et les divinités. Elle écoutait de nouveau le bruit des pas, le faible et lointain tumulte de la foule dehors, les mots hâtivement échangés entre deux Romains qui se croisaient.
Chloé était revenue de ce temple avec la plus douce des ivresses, celle qui pansait le cœur du passé chagrin, excitait l'imagination et abreuvait l'espérance de la conviction que les meilleurs jours étaient à venir et qu'ils n'avaient pas encore été vécus.
Depuis ce jour, un pivert avait fait son nid dans un des deux cyprès du jardin. Le pivert, l'oiseau messager de Mars, avait choisi la domus de Chloé pour y faire son abri. Un matin tiède comme l'étaient certains du mois de Mars, la patricienne s'était levé tôt, avec son mari. Les esclaves s'affairaient déjà, ils s'étaient levé avant l'aube. Elle alla dans son jardin saluer silencieusement ses deux cyprès, inspecter son petit potager où poussaient la menthe nouvelle et les asperges. Le pivert était là, sautillant impatiemment, plongeant son long bec dans la terre pour se nourrir des fourmis que Chloé et ses esclaves n'avaient jamais pu chasser. Son chant ricanait alors qu'il s'agitait entre le sol et le cyprès. « Se moque-t-il de moi ? Ou est-il content de se repaître de ces insectes dont je ne peux me débarrasser? » Le matin même, les corvées domestiques attribuées, Chloé s'empressa de rencontrer un prêtre de Mars. Elle se changea rapidement, ne mit aucun bijou et dit à son mari qui revenait du centre de Rome qu'elle serait absente pour le prandium et que, malgré tout, elle n'aimait pas ce nouveau fromage à la figue et au lait de brebis qu'il avait fait venir de Tarente.
Renonçant à sa litière qui était trop lente et encombrante, Chloé alla d'un pas rapide hors de l'enceinte sacrée vers le temple. Elle y chercha un prêtre. Elle en trouva un, accroupi, qui polissait un bouclier sacré pour leur prochaine cérémonie. Elle s'approcha, murmura un mot. Le prêtre se leva vers elle. Ses pieds étaient nus, sa toge courte dévoilait ses cuisses, mais couvrait sa tête.
« Que me veux-tu, patricienne ?
- Prêtre, un pivert a fait son nid dans mon jardin. Est-ce un signe du dieu ? Comment dois-je interpréter ce présage ?
- Les présages des dieux apportent toujours des larmes. Des larmes de tristesse ou des larmes de joie. Es-tu prête, patricienne, à dévoiler le mystère de l'avenir ? Es-tu prête à verser, dès aujourd'hui, des larmes qui n'appartiennent qu'à demain ?
- Prêtre de Mars, j'ai versé toutes mes larmes. Rien ne m'afflige, maintenant, même la malédiction de l'Olympe.
- Mars apporte la gloire pour certains et le chagrin pour tous les autres. Chaque homme qui vient ici se faire bénir, surtout des soldats et leurs épouses, pense que la guerre l'épargnera. Je tente de sonder le dieu, j'observe ses présages, mais, dans cette longue vie dévouée au dieu de la guerre, j'ai plus souvent consolé les veuves que m'être réjoui des victoires. Nourris l'oiseau, nourris-le, nourris ce messager, peut-être qu'un jour il délaissera ton jardin et partira vers l'Olympe pour dire à son divin maître combien tu fus docile et serviable. Tu règnes sur tes esclaves, patricienne, mais les dieux règnent sur le monde. Peut-être que, par caprice, Mars sera généreux. »
Le prêtre se tut, Chloé se résigna à ne rien dire. Un court moment passa. Chloé prit la main du prêtre, l'ouvrit et y mit une petite bourse d'un cuir usé, pleine de petites pièces en fer qui venaient

des cités étrusques du nord. Le fer était le seul métal que le dieu de la guerre tolérait pour ses offrandes. Chloé sortit, pensive, et rejoignit sa domus en ne songeant qu'au pivert.
Depuis, Chloé avait demandé aux esclaves qui préparaient le jentaculum à l'aube de préparer aussi un petit bol de vieille viande couverte de miel. Elle prenait ce bol et allait jusqu'au potager, ses pieds nus mouillés par la fraîche rosée du jardin. Chloé regardait l'oiseau immobile et contemplatif, son regard sombre était inexpressif. Elle jetait la viande au sol, près des fourmis, et attendait. Parfois l'oiseau se jetait aussitôt sur les insectes, parfois Chloé attendait une heure en écoutant son cri ricaneur. Seule, la patricienne réfléchissait. Elle réfléchissait aux nouvelles de Rome, aux débats du Sénat, à ses lettres discrètement envoyées, aux confidences de son frère sénateur et de sa femme Lucilla. Le pivert disparaissait tôt le matin, bien avant le zénith, comme si Mars exigeait de Chloé, silencieusement, de vivre ses occupations diurnes de femme. Chloé sentait que le dieu observait ses journées.
Une fois son époux vint vers Chloé silencieuse. Le lit se refroidissait sans la présence de son corps. Il demeura derrière, un peu en recul, et observa le pivert qui sautillait.
« Chloé, depuis quelques temps je te vois, tous les matins, à l'aube, te hâter vers le jardin et observer cet oiseau. Tu restes silencieuse et tu ne m'en parles jamais. Doutes-tu de notre mariage ? »
Chloé ne se retourna pas, elle ne put retenir quelques larmes.
« Mon amour, je prie les dieux pour te préserver, tu es mon joyau en cette vie. Je veille sur ce pivert car je sollicite Mars. Je sollicite le dieu pour toi, pour moi, pour nous. Mon cœur n'a jamais été aussi amoureux et ma résolution aussi complète. Je t'aime, mon époux, je t'aime et mes prières te sont destinées. »
Chloé entendit son mari s'approcher et sentit un long baiser sur son épaule. Depuis ce jour il ne vint plus troubler les pieuses contemplations de son épouse.
« S'il savait ce que j'ai fait » pensait-elle. Contemplant la Voie Lactée de sa terrasse, la domus silencieuse et la tiédeur réconfortante de la nuit sur ses épaules nues comme un léger manteau de laine, Chloé palpait l'amulette d'ivoire qui pendait à son cou. Le ciel était sans nuage et brillait des milles douces lueurs des étoiles. Elle pensait de nouveau à l'Afrique.
Un jour Chloé reçut discrètement une lettre d'un sénateur de Rome. L'intimité et les nuits d'amour qu'ils avaient partagés semblaient lui permettre une certaine familiarité. Il y critiquait vivement son épouse froide et vieillissante qui laissait son appétit sexuel inassouvi. Il dédaignait les esclaves et les putains, même romaines, ne l'excitaient plus. Ses mots étaient pleins de colère. Il écrivait aussi sur les grands et houleux débats du Sénat : une nation voisine brillait par son faste, par ses terres vastes, ses ports accueillaient les marchands et les voyageurs de tout le monde. Sa proximité avec Rome suscitait la peur et la convoitise.
Il était connu à Rome que les luttes entre les familles patriciennes épuisaient. Les fortunes familiales servaient à flatter l'ego des consuls qui nommaient les questeurs. Il leur était offert des banquets, des putains aux cheveux d'or venues des contrées barbares, des œuvres d'art en marbre ou en bronze. Chaque jeune homme patricien qui évitait le service militaire pour le service civil rêvait d'être questeur, première fonction des plus grands et des plus influents Romains de la république. Pour beaucoup, la gloire militaire était pour le peuple ordinaire, seule la gloire de la robe était digne d'eux, seule la gloire d'être consul et de commander ce peuple était assez noble.
Carthage était le sujet des discussions de tous les sénateurs, de leurs épouses et, malgré elles, de leurs amantes. Ainsi, seulement à Rome, oubliant ses pauvres et ses cités alliées du nord, Arretium, Arriminium, et du sud, Capoue, Arpi, une caste privilégiée savait la guerre imminente. Carthage était une paisible commerçante, mais Rome convoitait tout ce qui n'était pas sous sa domination.
Il fallait recruter des hommes dans toute l'Italie, il fallait les armer et les vêtir. Le mari de Chloé était un des plus gros marchands de laine de la Grande Grèce. « Comment faire de mon époux un favori du Sénat avant la guerre ? Comment convaincre ces vieillards de ne pas mépriser mon mari, ce métèque, et se rappeler des hauts faits de ma vieille famille patricienne qui a contribué à faire de Rome la cité qu'elle est aujourd'hui ? Je suis petite-fille de consul, je suis prête à tout, à tous les sacrifices. »
Ainsi à Rome courait la rumeur de la guerre. Au-delà des barbares samnites et étrusques qui avaient

apporté à Rome ses premières conquêtes, la cité convoitait un empire. Son blé abondait dans les marchés et les forums, également ses dattes, sa faïence, ses teintures, son ivoire et ses parfums. Chloé, peut-être plus que n'importe quelle autre femme à Rome, saisissait la violence de cette convoitise.
Loin du regard de son mari, depuis quelques mois, Chloé avait un amant, Titus Atius. Elle ne l'aimait pas, elle le détestait. Même ses parfums d'Arabie, à la myrrhe et à la cannelle, payés avec de l'or, avec lesquels il frottait sa peau, dégoûtaient Chloé. L'homme était sénateur, sa richesse était excessive, son influence farouchement préservée. Homme habitué jeune au luxe et à la domination, l'âge l'avait rendu cruel, ses lèvres trop fines étaient cruelles, son regard noir et luisant semblait impénétrable, mais il était un des hommes les plus influents de Rome et s'il avait vécu plus tôt, il en aurait été le roi.
Elle le rencontra à un mariage. Séparée des hommes avec les autres épouses dans un jardin aménagé, Chloé écoutait un temps la musique, un temps les conversations. Il y avait des coussins de soie, des confiseries, une fontaine et des eunuques africains. Toutes étaient allongées, éparses sur les divans, à partager la nourriture et un peu de vin. Certaines la trouvaient frugale, d'autres étaient occupées aux discussions de matrone. Elles discutaient du printemps et de sa tiédeur, des crèmes parfumées dont elles adoraient s'enduire le corps, des offrandes à Junon pour leur mariage et leurs enfants, des souhaits de maternité, des premières gloires d'un fils devenu homme. Deux femmes riaient doucement. Elles partageaient des confidences sur un homme, l'une son épouse, l'autre sa maîtresse, et s'amusaient de ses petits secrets qu'il gardait dans son intimité. Le mariage et l'adultère, l'un légitime, l'autre non, étaient les complices de ses faiblesses et de ses hontes.
Chloé entendit parler Titus Atius, d'une voix rauque mais assurée. Contrairement au petit jardin peuplé de femmes bavardes et légères, dans le péristyle et l'atrium, tous les hommes écoutaient avec attention, presque gravité, le discours du sénateur. Chloé toucha doucement l'épaule de sa voisine.
« Quel est cet homme qui suscite autant d'attention ?
- Tu ne le connais pas, Chloé ? Peut-être devrais-tu demander plus souvent des nouvelles du Sénat à ton frère.
- Les affaires de Rome ne m'intéressent pas, seulement celles de mon mari…
- Et soudainement cet homme t'intéresse ? » Interrompit-elle Chloé.
Ce n'était pas l'homme qui intéressait Chloé, mais son pouvoir.
« C'est Titus Atius, il a fait un mariage d'alliance, sans amour, et se console avec ses maîtresses qu'il gâte, si elles sont romaines, ou qu'il fouette, si elles sont esclaves. J'ai entendu la rumeur qu'un soir il étrangla à mort une esclave adolescente, une Grecque timide aux jolies boucles, qu'on lui avait offert comme présent. Mais pour de généreux cadeaux, certaines femmes oublient facilement le sort de celles qui les ont précédées. »
Chloé se laissa choir sur son divan. Les conversations des autres femmes commençaient à la lasser. Le vin brouillait un peu ses idées. Elle mangea lentement quelques raisins qu'elle avait dans le creux de sa main, cracha les pépins dans une petite coupe et se leva. Elle alla rejoindre discrètement son mari dans la pièce voisine. Il était assis sur une chaise en chêne incrusté de bronze. Chloé posa sa main sur son épaule. Sans se retourner, il reconnut la délicate main de son épouse et plaça la sienne par-dessus.
« Que fais-tu ici ? Les femmes doivent rester dans le jardin.
- Les femmes m'ennuient et cet homme m'intrigue. Permets-moi de rester. »
Le mari de Chloé ne dit rien et but une gorgée de vin.
« Je vous le répète, mes amis, Carthage est l'ennemie de Rome comme les Perses ont toujours menacé les Grecs. Devons-nous attendre la naissance d'un demi-dieu pour nous en affranchir ? Voulez-vous toujours voir ces barbares, saisons après saisons, grossir les rangs de leurs armées par les peuples qu'ils achètent ? Je ne cesserai de rappeler nos origines. Je ne cesserai de rappeler que la paix n'existe pas, elle ne survient que lorsque deux peuples sont épuisés par la violence de la guerre. Il suffira de quelques hordes de Gaulois pour nous affaiblir pour que Carthage, éternellement avide, vienne nous asservir, remplacer notre panthéon par le sien, faire du punique la langue de nos enfants. Même malgré mon âge, lorsque nous entendrons le fer romain heurter le fer carthaginois, je

serai en première ligne avec les hastati à taper ma lame sur mon bouclier, je m’essoufflerai avec les levis qui, sans casque et sans armure, n'hésitent jamais à courir à l'adversaire. Et contemplez cette phénicienne, cette conspiratrice devenue reine qui aurait sacrifié son fils aîné pour s'allier aux dieux cruels de l'Orient que ces Phéniciens ont apporté. Carthage est nos Perses, Carthage est nos Gaulois. N'attendons pas de la voir fouler notre terre féconde et de la dévaster avant de réaliser pleinement la menace qu'elle représente. »

Un silence se fit pendant quelques instants. Enfin des hommes levèrent leur coupe, d'autres s'exclamèrent un peu bruyamment, assez pour être entendus de Titus Atius. La discussion reprit, bruyante, un peu ardente, résolument virile. Pendant cette journée de mariage, Chloé avait été enjouée, chaleureuse. De retour dans le petit jardin aménagé, elle était devenue pensive. Titus Atius l'avait intriguée, plus encore, l'avait abreuvée d'une réflexion sur sa vie passée, maintenant sur sa vie future, qui s'emparait de tout son esprit. Les autres épouses semblaient avoir disparues. Cet homme si influent, ancien questeur, ancien consul, prêtait de l'or à la République toujours désargentée. L'obstination politique, la gloire militaire, cette faim de pouvoir semblaient couler dans le sang de cette famille depuis l'aube de Rome. Chloé pensa à rencontrer ses anciennes maîtresses, d'obtenir d'elles les petits secrets de Titus, ses préférences, ses goûts, ses fantasmes. La nuit s'achevait. Tous se séparèrent, certains ivres de vin, d'autres ivres des discussions. Chloé retourna à sa domus au bras de son mari, à la fois réjouie de savoir en Titus un instrument de ses ambitions, à la fois chagrine des sacrifices que cette ambition réclamait.

La lune claire qui illuminait la noirceur de la nuit montrait au couple qu'il était tard, que l'aube n'allait pas tarder à bleuir le ciel sans nuage. Chloé ne dormit pas de la nuit. Elle alla, alors que son mari dormait encore, au petit jardin retrouver le pivert, molle et ivre de fatigue en ce matin sec. Elle jeta aux fourmis leur habituelle viande et les vit rapidement affluer. Chloé attendit une quinzaine de minutes, patiemment, sachant que le pivert était parfois lent à venir. Elle s'impatienta. Chloé alla prendre un siège dans l'atrium et se hissa jusqu'au nid de l'oiseau. Son plumage était gonflé, il bougeait peu, son petit corps semblait difforme, presque odieux d'être le messager d'un dieu. Chloé jeta le reste de la viande en pensant attirer l'oiseau, mais il ne bougea pas. Il la fixait de ses yeux sombres, tremblant un peu. Chloé alla s'asseoir sur une dalle du jardin, insoucieuse de la terre noire qui salissait sa toge beige. Elle pleura silencieusement, misérablement, car elle voyait dans cet oiseau malade une disgrâce du dieu, un abandon qui la laissait dans son lamentable sort d'être femme dans un monde d'hommes. Sans l'aide du dieu, sans son concours divin, elle était condamnée à errer comme une matrone à jamais vouée à l'humiliation de sa stérilité et des descendants qu'elle n'avait pu offrir à son mari, à sa famille, à son rang, à la tradition qui lui était chère.

Elle demeura assise sur la dalle. La pierre était dure, inconfortable et lui faisait mal aux hanches. Pourtant à la vue du pivert malade seul son esprit était souffrant, toutes les sensations de son corps semblaient muettes, oblitérées par ce chagrin matinal. Chloé salissait ses doigts en les frottant de terre, machinalement, comme si ce toucher poreux et gras pouvait la consoler. Pour la première fois depuis leur rencontre, elle attendit l'oiseau plus d'une heure, en vain. Il ne vint jamais se poser sur le sol du jardin. Lasse, désabusée par ce chagrin, elle revint voir l'oiseau, curieuse de savoir s'il était encore en vie. Ses sandales salies de terre glissaient un peu sur le siège qui était toujours contre le cyprès. Chloé se hissa sur la pointe de ses pieds. Le pivert était immobile, il semblait mourant, mais ne bougeait pas, comme si tous ces matins passés ensemble avaient fini par apprivoiser l'oiseau à la présence de la patricienne. Elle entendit du fond de l'arbre un bruit presque inaudible. Chloé, curieuse, resta un temps à contempler l'oiseau. Finalement, il bougea un peu et Chloé vit des oisillons.

Chloé s'assit sur le siège qu'elle avait déplacé de l'atrium. Elle riait follement. Elle avait cru à tort que Mars faisait mourir son messager, qu'il lui signifiait par ce présage funeste sa disgrâce cruelle et irrévocable. La patricienne se sentait vivement coupable d'avoir douté. Ce présage qu'elle avait cru un temps défavorable marqua le commencement de son adultère avec Titus Atius. Le jour même, le vieux sénateur vint à la domus avec le mari de Chloé pour voir des variétés de roses qu'il n'avait pas encore dans ses jardins. Il y trouva deux fleurs rares, une rose de Macédoine et le cœur de Chloé.

Depuis longtemps ses semblables se mariaient. Assurer une descendance fière et digne était le plus

robuste rempart contre la barbarie qui ceignait la jeune république. Élever un enfant n'était pas que prolonger la précieuse tradition d'une famille, c'était le legs le plus sûr pour conserver la culture de l'exception romaine.
Titus Atius était venu cet après-midi, bien avant la cena, pour des roses. Dans deux jours il allait célébrer le mariage d'un affranchi fidèle avec une plébéienne. La célébration n'avait pas eu le faste des grands mariages patriciens, mais elle avait été assez luxueuse pour éblouir la jeune Appia habituée depuis son enfance à la modestie. C'était ainsi que Titus Atius récompensait la fidélité. Autant il méprisait les métèques avec qui il faisait affaire, autant il se montrait généreux envers ceux qui avaient contribué à la construction de l'édifice démesuré qu'étaient sa gloire et sa fortune. Toutefois Titus Atius n'était pas dépourvu d'ambitions, chaque générosité devait, un peu ou beaucoup, le servir. Après ce mariage arrangé, il avait placé l'affranchi à un poste dans l'administration romaine et attendait de lui les mêmes faveurs qu'il avait reçu.
Il était venu simplement ce jour-là, sans litière, sans escorte, seul avec un esclave silencieux qui notait sur une tablette de cire, quelques rouleaux de papyrus sous le bras. Titus Atius portait la toge civile, mais d'une grande qualité ; une laine épaisse brodée d'or. Ce détail avait surpris Chloé. « Pourquoi n'a-t-il pas envoyé un affranchi pour ces fleurs ? Pourquoi est-il si élégant pour un commerce aussi banal ? » Chloé comprit et son âme sembla se pétrifier comme les héros qui avaient défié la Méduse. Avec son mari, Titus acheta des roses fraîches pour le surlendemain, de l'huile d'olive de Syracuse, des amphores de vin du Latium, un peu de laine de ses élevages de moutons de Tarente.
Chloé s'approcha du vieux sénateur qui discutait avec son mari. Elle caressa le dos de son époux et lui souffla quelques mots à l'oreille. « Laisse-moi avec cet homme, je terminerai ses achats. » Il la regarda avec un peu d'étonnement. Toutefois il savait que Chloé aimait négocier, il savait que lui confier un peu de son travail la soulageait de son quotidien de patricienne et de matrone. « Je vais aller boire du vin aux arènes avec mes cousins, je reviendrai tard. » Il embrassa lentement la joue de Chloé. Il lui donna le papyrus et la bourse de pièces d'argent et de bronze qu'il tenait et sortit avec un esclave. Chloé resta silencieuse et immobile un moment, le temps pour son mari de sortir et d'être dans la rue vers les arènes.
« J'aimerai que le vin et l'huile soient livrés dès ce soir dans ma réserve. Je peux envoyer tes esclaves ?
- Oui, sénateur, qu'ils partent maintenant. »
D'une parole la domus se vida. Une charrette tiré par un bœuf de Médie attendait dehors. Une fois la domus vidée de ses esclaves, pleinement calme et quiète, Chloé s'approcha du sénateur. Elle prit sa main droite dans la sienne et la baisa lentement, elle baisa aussi les bagues qu'il portait. Titus passa sa main sur la tête de Chloé, dans ses cheveux noirs et drus qu'elle avait enduits d'huile parfumée plus tôt dans la journée. Il se pencha pour les sentir.
« Je te reconnais, patricienne, du mariage où nous étions. J'étais seul à parler à tous ces hommes et tu es venue. Tu as eu l'aplomb de t'immiscer dans les affaires des hommes.
- Je serai franche, Titus Atius, le monde des femmes n'est pas pour moi. Je ne serai jamais une mère. »
Ils se regardèrent. Chloé fit un pas vers lui en détournant le regard. Titus Atius posa ses mains sur les hanches de Chloé. Elle mit ses deux mains sur son torse et l'embrassa.
« Où est la chambre des maîtres ? » murmura-t-il le visage enfoui dans sa nuque.
Cet instant parut à Chloé interminable. Elle avait, contre elle, cet homme puissant. Elle était prête à s'offrir pour les faveurs du Sénat qu'il influençait. Elle pensa à son mari, tendrement, à leur commune entreprise, à ses ambitions de patricienne, et à ce sénateur impudique.
« Suis-moi » dit-elle en prenant la main de Titus Atius.
Pieds nus, sur sa terrasse, seule et pensive, Chloé se rappelait cette première rencontre. Si elle se souvenait de son premier baiser, elle se souvenait aussi de son premier adultère. La honte brûlait son âme, ses vœux de fidélité lui avaient semblé disparaître comme le vent de l'automne soufflait au loin les feuilles mortes de leurs arbres. Toutefois elle se rassurait, elle n'aimait pas son amant, elle le détestait. Cette infidélité lui semblait légitime car la patricienne chagrinée agissait pour son

mariage. Une question lui revenait sans cesse. « Peut-on trahir par amour ? »
Chloé regardait les étoiles qui parsemaient le ciel sombre de la nuit. Les constellations laissaient deviner ses animaux et ses demi-dieux, la Voie Lactée se répandait, paisible et apaisante. Chloé pensait à tous les héros de ces légendes, à leurs combats, leurs sacrifices, l'adversité que le destin, qui n'épargnait personne, avait dressé sur le cours de leur vie, courte pour les hommes, lente pour les divinités. « Même les dieux ont leurs épreuves et leur destin. » Elle devinait le nord et surtout le sud, vers la mer, vers la Sicile qui avait été pour elle comme une deuxième patrie. Chloé se remémorait ses voyages, les légendes de son volcan, les coiffes altières des Syracusaines lorsqu'elles sortaient au théâtre avec de riches protecteurs. Invitée à partager un repas frugal dans les gynécées, alors que son mari s'affairait avec les autres Grecs au port, Chloé avait discuté quelques fois avec elles qui racontaient la vie quotidienne de leur gynécée, des mélodies d'aulos et de tétracordes qu'elles composaient pour l'Olympe ou leurs grossesses, ou des vêtements travaillés qu'elles tissaient. À quelques jours de mer se trouvait cette île convoitée par tant de peuples, avec le mont Éryx et le tombeau ce lutteur ancien qui avec les années était devenu un autel mystérieux à la grâce de Vénus.
Quelques mois après son mariage, Chloé monta pour la première fois sur un bateau, un eikosoroi grec à vingt rameurs, elle qui était toujours habituée aux vallons du Latium et de la Campanie. La large planche de bois qui reliait le pont du bateau au quai de pierre se courbait légèrement sous le poids des hommes et de leurs marchandises. Leurs pas faisaient grincer le bois, les voiles légèrement entrouvertes claquaient sous le vent, cette entité étrange, imposante, qui semblait insoumise par son roulis irrégulier, presque inquiétant, menait, à la surprise de Chloé, les hommes et les marchandises dans tous les ports de la Méditerranée. Le capitaine du navire était un Grec, avec qui son mari était familier. Il avait enroulé un morceau de lin, sale, pour se protéger de la lueur accablante du soleil d'été. Il était grand, sauvagement trapu, son visage était criblé d'une maladie d'enfance. Il était accoudé sur le bois du navire, il regardait nonchalamment le bateau se remplir de marchandises. Il dévisageait Chloé, impassible, scrutateur, agacé ou désireux, la patricienne ne sut jamais.
Chloé se tenait face au navire, tous deux étaient immobiles. Sous le roulis aléatoire du bateau, le capitaine semblait figé comme une statue sur son socle. Sa taille était large et sa peau basanée, dorée par le soleil de la mer. Il ressemblait un peu au mari de Chloé, comme tous ces Grecs, les yeux larges comme ceux d'un dieu, les sourcils épais, les cheveux impétueusement frisés qui dépassaient le lin qui bandait sa tête. Contrairement aux hommes de la terre, les artisans, les soldats, les nobles, ses yeux étaient plissés, au regard habitué à la scrutation de cette mer aveuglante et du soleil au zénith. Il lui semblait un marin aguerri, un véritable fils de Neptune, familier des brusques houles du dieu, de son vent capricieux, de ses calmes vagues et de sa fraîche brise.
Chloé s'avança sur la planche de bois, incertaine, effrayée par ses grincements. Elle sentait l'air marin, aux parfums de sel, filer sur ses pieds et ses épaules. Les hommes regardaient Chloé avancer lentement jusqu'au pont. Certains souriaient, d'autres s'arrêtaient un instant pour souffler, tous observaient la jeune Chloé. Elle sentit le regard des marins sur elle et rougit. La patricienne avait toujours été pudique, surtout lorsqu'elle découvrait, avec son jeune mariage, un monde vaste et inconnu qui l'étonnait autant qu'il l'intimidait. Son mari alla à elle et tendit sa main. Chloé fit les derniers pas rapidement et se blottit contre lui le temps pour les marchandises d'être embarquées.
Contre son mari, Chloé se sentait naïve, trop jeune. Elle désirait vieillir rapidement, acquérir maintenant la sagesse qu'il fallait une vie à acquérir. Peu lui importait que sa beauté se fanât si elle estompait ses peurs d'adolescente. « Ce ne sont que des esclaves et des hommes libres, je n'ai rien à craindre d'eux » se dit-elle finalement, incertaine, pour se rassurer.
Ainsi aborda-t-elle le navire, à sa suite ses bagages, muets compagnons de voyage, comme elle les appelait : des fioles de son physicien pour le mal de mer, une copie de l’Iliade et la beauté de la nuit étoilée pour ses contemplations.
Ses mots murmurés à l'oreille de la jeune patricienne, le mari de Chloé la rassura. Sa voix était douce. Ses bras étaient autour de sa taille, ses mains sur ses hanches, simplement posées, sans la serrer.

« J'ai souvent fait ces traversées avec cet équipage. Rassure-toi, mon amour, aujourd'hui est la meilleure saison, le ciel est pur et le vent souffle vers là où nous allons. Même les entrailles du chien sacrifié étaient favorables. Ce sont des hommes qui se consolent de putains bon marché, jamais ils n'oseront toucher à une patricienne. Ce sont des hommes qui ont la mer comme seule maîtresse et ils lui sont éternellement fidèles. Pour eux, la mer est cette déesse de beauté et de grâce qu'aucune mortelle n'égale. N'es-tu pas toi-même amoureuse des vallées colorées de la Campanie de ton enfance ? N'as-tu point pour elles cet amour, ni de passion, ni maternel, qui pourtant te ravit et te comble lorsque tu les revois ? »
D'une voix forte, il lança quelques mots en grec au capitaine qui cria quelques ordres à son équipage qui montait les marchandises sur le navire.
« En vieillissant tu prendras l'habitude de commander les esclaves et les hommes libres. Je pense même que tu y prendras plaisir. Il y a peu de gens qui ont le pouvoir et l'autorité en aversion. »
Le capitaine, comme le mari de Chloé, était Athénien. Ils se remémoraient leurs enfances à courir le long des quais du Pirée, voir avec étonnement les marchandises du monde : le blé et les papyrus cirés d'Égypte, les épices d'Asie, ou voir avec crainte les hoplites athéniens, redoutablement armés, ayant la liberté de leur cité comme inspiration, qui partaient combattre le voisin macédonien qui pendant trop longtemps les avait soumis. Le capitaine et le mari étaient comme deux voyageurs égarés, contents de trouver un concitoyen avec qui partager de doux souvenirs communs.
Sous son visage rude et fermé, au-delà des peu de mots qu'il employait, c'était un homme du monde, parlant plusieurs langues, initié aux coutumes et aux politesses étrangères. Cette rencontre marqua Chloé pour la vie : si l'apparence d'un homme lui venait des dieux, l'excellence de son esprit venait de sa seule volonté.
Le navire marchand partit enfin, un peu pressé de profiter du vent favorable. Chloé voyait l'Italie qui s'éloignait d'elle. Elle était un peu craintive de flotter sur la mer profonde et impénétrable, se demandant un instant comment un navire aussi lourd pouvait flotter, mais l'idée de découvrir la Sicile et Syracuse l'excitait et taisait ses craintes. À la proue du navire, elle respirait l'air marin, elle sentait les innombrables gouttelettes fraîches sur ses bras nus. Son mari vint un moment contre elle, son torse large contre dos. Elle sentait sa chaleur, leurs mains entrelacées. Le jeune couple était muet, mais grisé par la joie, par l'amour et par les ambitions pour leurs vies qu'offrait leur jeunesse.
C'était à cette étreinte et à ces sensations auxquelles Chloé pensait lorsqu'elle faisait l'amour avec Titus Atius. Leur sueur était comme les gouttelettes de la mer fendue par le navire, la chaleur de leurs corps, les mains de Titus qui serraient parfois trop fort ses seins, sa respiration contre sa nuque comme le vent chaud d'une journée favorable, tout rappelait à Chloé ces souvenirs apaisants lorsqu'elle se livrait à l'adultère et satisfaisait l'appétit charnel du vieux sénateur tandis qu'elle retenait ses larmes, confuse, et qu'elle ressentait, discordants, de la haine, de l'abandon et parfois, à sa consternation, du plaisir. L'habitude des maîtresses, des putains et des esclaves avait fait de Titus Atius un véritable amant.
Le mari de Chloé avait cette habitude romaine de régler ses affaires tôt le matin. Une bonne journée se terminait avant le zénith. Pendant ce temps, Chloé l'oubliait. Ce Grec parmi des Grecs était comme un faucon en cage qu'on venait de libérer. Il appelait affectueusement cette grande cité « l'Athènes de l'ouest » tant elle lui rappelait la cité de son enfance. La patricienne parcourait les échoppes du port. Le soleil était généreux, il accablait plus que sur le continent. Chloé parlait mal le grec, elle comprenait quelques mots utiles et savait un peu compter. Elle avait été habituée toute jeune à la suprématie du latin en Italie. Elle était souvent arrêtée par des marchands pour lui proposer des bijoux, des robes à la mode grecque. Les marchands savaient que Chloé était une patricienne de Rome. Les Grecques étaient cloîtrées dans la demeure de leur mari. Qu'ils eussent vendu à un homme ou à une étrangère, leurs pièces de bronze ou d'argent, quand leurs comptes étaient faits, avaient toutes le même poids et la même pureté. La convoitise pouvait bousculer les traditions.
Rien ne l'intéressait, « rien ne vaut les forums de l'Italie et le port d'Ostie » pensait-elle en refusant poliment les marchandises. Tout en marchant, Chloé entendait les vives discussions sans les comprendre. L'émotion du port était évidente. Elle comprit néanmoins plusieurs mots : Carthage,

putain, barbares d'Afrique. Elle se consola d'entendre que la haine romaine pour Carthage n'était pas la seule à s'exprimer. « Il est facile pour tous ces hommes de haïr ceux qu'ils ne voient jamais. La haine est un sentiment facile parce qu'elle n'exige aucune noblesse d'esprit » se disait-elle, se rappelant lointainement les leçons de philosophie de ses précepteurs grecs.
Chloé s'arrêta devant un vieillard. Il n'avait aucune marchandise, il n'abordait aucun passant. Chloé devina son métier.
« Bonjour, vieillard, peux-tu lire le futur?
- Je lis les mains. C'est un art que j'ai appris à Babylone, chez les Perses, quand j'étais assez jeune pour un tel voyage. Le savoir est le bagage le plus léger. Parfois il est même plus précieux que les épices de l'Inde ou le jade de la Chine. »
L'homme dévisagea la patricienne un instant. D'un signe de la main, il désigna à Chloé un tabouret fruste et sale.
« Les Romains envoient leurs femmes avant leurs soldats ? »
Chloé déposa une pièce grecque en argent sur la table. La nymphe d'Artémis frappée sur la pièce reflétait la lueur du soleil.
« Il paraît que tout a un prix, chez les Grecs.
- Ce prix sera le mien. »
Le vieillard mit hâtivement la pièce en argent dans la petite bourse qu'il cachait entre ses cuisses. Il prit la main gauche de Chloé et la scruta.
« Tu auras une belle vie, patricienne. Je vois la longévité, je vois la quiétude d'un mariage heureux. Tu posséderas tout ce que tu désires, sauf une chose. Tu n'auras pas d'enfants car ton ventre est stérile, infécond comme les déserts de la Perse. Tu devras adopter ou mourir sans descendance. »
Cette prédiction stupéfia Chloé. Elle retira sa main brusquement, se leva et partit. Derrière elle s'entendit le rire mesquin du vieux devin. La honte d'être une femme sans enfant était pire que la pauvreté ou la maladie.
Le soir, le jeune couple était allé au théâtre. Personne ne jouait mieux les tragédies grecques que les Grecs eux-mêmes. Ce soir, Eschyle était présenté. Les acteurs avaient improvisé quelques vers pour le tyran de la cité, Hiéron, présent comme à ses habitudes, en tant que passionné, mais aussi mécène, des arts hellénistiques. Les flambeaux s'étaient illuminé peu à peu, Chloé sentait le parfum des branches de lentisque qui crépitaient. Le goût du vin sucré qu'elle avait bu persistait dans sa bouche. Le ciel, strié de quelques rares nuages qui semblaient aussi hauts que les étoiles de la nuit, changeait lentement de couleur. « Je suis à Syracuse ! » s'étonnait encore la jeune patricienne. Elle ne comprenait pas les acteurs, mais elle avait souvent lu la pièce adolescente pendant les banquets de ses parents. Elle parlait à son mari, en latin, et se régalait d'être incomprise par les autres spectateurs. Le douloureux présage du vieillard était déjà oublié. Ce premier voyage, si parfait, avec son nouvel époux, avait excité une envie de voyager qu'elle garda toute sa vie.
Lorsque son mari s'absentait, Chloé s'échappait des esclaves et des affranchis pour rejoindre son amant détesté. Elle prétextait des séjours chez son frère ou ses sœurs. Personne ne soupçonnait Chloé d'avoir un amant. Tous voyaient la tendresse des époux, tous croyaient en la sincérité de Chloé. « C'est lorsqu'on dit toujours la vérité qu'on peut se permettre de mentir » pensait-elle, chagrine, pendant qu'elle regardait les paysages défiler dans le chariot du sénateur vers un de ses nombreux domaines.
Un jour, sa main sur la hanche de Chloé, le couple interdit marchait sur une plage au sable pâle de la mer Adriatique. Le matin était jeune, brumeux, le sable frais où s'enfonçaient, le temps de quelques vagues, les pas de Chloé et de Titus. Il traînait ses sandales dans la main gauche, négligemment, les laisser se balancer un peu, comme un ivrogne tenait son amphore à moitié vide. Elle avait la tête haute, fière et semblait se consoler du paysage intouché. Titus, bavard, racontait que l'hiver, et si les vents froids soufflaient assez fort, les berges de l'Illyrie sauvage se distinguaient au loin, paisibles, silencieuses, mystérieuses.
Titus Atius parlaient des peuples sauvages de cette région, peuples que même les Grecs repoussaient difficilement depuis des siècles.
« Heureusement pour Rome, la mer nous prémunit d'une telle proximité. Mais nos vrais ennemis

sont ailleurs.
- Je crois que le premier ennemi est nous-même, puis ceux de notre entourage à qui nous livrons nos faiblesses et enfin ceux qui nous sont étrangers. J'ai toujours plus craint mes passions que les Gaulois du nord. »
Titus Atius dévisagea un instant la patricienne. Ses yeux brillaient.
« Tu es une femme délicieuse, trop même, pour te contenter d'un mariage avec cet étranger de Grèce. »
Chloé sourit, mais tristement. Ce compliment n'en était pas un, il venait de blesser sur un cœur déjà meurtri.
Lorsque Chloé rejoignait sa domus, à Rome, souvent la veille ou l'avant-veille du retour de son mari, elle était un peu affligée. Elle se demandait sans cesse si cet adultère lui servirait ou lui desservirait. « Et si un jour mon mari apprenait ? » Elle enfouissait son visage dans les coussins du lit conjugal pour taire ses sanglots. Lorsque son mari arrivait enfin, elle se jetait contre lui, oubliant ses peines. Il pensait que son absence lui avait pesé, mais, vraiment, c'était sa culpabilité qui hantait son cœur d'épouse infidèle.
Un jour, il lui dit qu'en passant par le forum, quelques sénateurs étaient venus à lui. Ils lui avaient demandé le prix de sa laine, sa qualité, des grandes quantités qu'il pouvait fournir à l'armée républicaine. Cet entretien bref l'avait enjoué, y voyant la faveur de Mercure qu'il priait tous les jours. Chloé reconnut l'action de Titus Atius.
Tous ces souvenirs revenaient à Chloé silencieuse dans cette douce nuit. Plus que jamais, elle craignait s'être égarée. Plus que jamais, elle craignait avoir dévasté son mariage pour une quête futile. Tant elle s'était toute sa vie de matrone consolé avec l'amour de son époux, tant elle aspirait à une vie de gloire et de fortune à laquelle seuls les hommes pouvaient aspirer. « Et si Titus Atius ne tenait pas ses promesses ? Et s'il m'abandonnait comme toutes ces femmes avant moi dès qu'il en trouvera une autre, plus jeune, plus docile peut-être, avec laquelle forniquer ? »
Chloé continuait à prier Mercure, Neptune et les ancêtres de sa famille. Secrètement, parfois en prétextant, elle allait au temple de Mars, seule divinité qui avait toute sa ferveur dernièrement. Un jour un prêtre, la voyant souvent, lui avait demandé si elle était femme ou mère de soldat. « Non, répondit-elle, je ne souhaite aucune clémence du dieu de la guerre. Au contraire, j'aspire à toute la violence dont les peuples sont capables. Beaucoup meurent à la guerre, certains y renaissent. »
Dès que Chloé était soucieuse, dès qu'elle se plongeait dans ses réflexions, elle caressait machinalement la petite statuette d'ivoire qui pendait à son cou. Malgré elle, des souvenirs l'assaillait. Des souvenirs heureux, des voyages réussis, avec son mari qui l'accompagnait toujours lorsqu'elle quittait son Italie natale. Ces souvenirs l'apaisaient, car même si son visage était impénétrable, son esprit était inquiet. Chloé avait aimé son voyage à Carthage et se résignait maintenant à la haine qu'elle suscitait à Rome. « Je ne suis qu'une femme romaine. Si le destin de Carthage s'est pétri par la volonté d'une femme, jamais Rome ne laissera une femelle la gouverner. »
Le mari de Chloé, lorsqu'il prenait la mer avec son équipage et ses marchandises, se faisait passer pour un commerçant grec avec un fort accent de l'Attique où il avait grandi. Les Romains, selon lui, avaient une mauvaise réputation dans le monde méditerranéen. Ils paraissaient à tous comme d'anciens paysans maintenant enivrés par l'or et le butin faciles des conquêtes. Pour ce voyage à Carthage, Chloé accompagnait son époux. Ils étaient mariés depuis plusieurs années, déjà, et la mer immense et profonde n'inquiétait plus la patricienne. Néanmoins, elle se rappelait toujours du chiromancien de Syracuse. « Si nous croisons des devins au port de Carthage, je souhaite que mon avenir soit lu et j'espère que cette fois il me sera clément. » Le regard plein de tendresse, son mari acquiesça silencieusement.
Après plusieurs jours de mer, les hautes murailles de Carthage apparurent. « Ainsi cela est l'Afrique dont tout le monde parle » pensa Chloé. Le port était immense, les trirèmes carthaginoises mouillaient autour de la lagune et Chloé ne put toutes les compter. Le bateau, qui semblait signifiant aux côtés des marchands de tout le monde et de la flotte de guerre carthaginoise, accosta près d'un quai en pierre.
« Ce port est sans fin ! » dit Chloé à son mari. Il rit doucement.

« Le port d'Alexandrie est encore plus vaste et son phare est d'une beauté olympienne. Certains peuples égalent véritablement la puissance des dieux. »
Un punique les attendait. Sa tunique verte en laine lui tombait aux pieds et laissait ses avant-bras découverts. Sa barbe noire était longue et taillée en carré. Marchant sur le quai, et sur un autre contient, Chloé fut surprise par les anneaux d'or que le punique portait au nez et aux oreilles. Les bras ouverts, disant des mots incompréhensibles, il prit contre lui son mari qui lui répondit dans la même langue. L'équipage commença à décharger les marchandises. Inspirant profondément, Chloé sentit des parfums nouveaux et se dit qu'il lui restait tant à voir.
Les hommes de guerre de Carthage, qu'ils fussent une milice pauvrement équipée pour parcourir les rues étroites de la cité ou qu'ils fussent l'élite d'un peuple bénie par les prêtres, portaient des vêtements, des boucliers, des armures claires qui réfléchissaient la lumière du jour. Chloé resta stupéfaite lorsque, devant ce spectacle, à plusieurs centaines de mètres, elle vit et entendit barrir un éléphant de guerre. Elle n'avait vu ces bêtes qu'en dessin et ne s'était pas imaginé aussi imposantes. Le capitaine du navire vint auprès d'elle.
« Si les Puniques sont des sauvages, ils semblent connaître l'art militaire autant que les autres peuples civilisés.
- Il n'y a pas de soldat plus féroce qu'un sauvage qu'on a civilisé » répondit-il.
Le mari de Chloé approcha. Il envoya le capitaine auprès du Punique pour veiller à l'échange des marchandises. Ils avaient plusieurs heures devant eux avant de repartir pour l'Italie, loin du soleil implacable de l'Afrique et des sauvages qui y habitaient.
« Si les Grecs et les Romains t'autorisent une certaine liberté, ici je veux que tu restes avec moi. Les Puniques sont d'habiles commerçants, mais ils restent, pour moi, des barbares qui sacrifient leurs enfants. » Chloé serra la main de son mari qu'elle ne lâchât plus.
Le couple marchait le long des quais. Seuls les navires marchands étaient accostés là. Les bateaux de guerre, aux innombrables rameurs, esclaves ou hommes libres rachetant leurs dettes, étaient cachés, jalousement, dans une vaste rade ceinte de murs. Chloé voyait la lueur du soleil africain se réfléchir sur le métal des casques et des pointes de lance des soldats sur le rempart. Le quai était un peu ensablé, le vent chaud de l'été le soufflait. Le couple entendait des sons inhabituels : les cris de singes en cage, le rugissement d'un petit lion captif. Chloé s'arrêta devant des rouleaux de laine teint d'un rouge profond, d'un rouge royal.
« As-tu vu ? dit Chloé étonnée.
- Les Phéniciens teignaient en pourpre avant même que Rome n'existe. Nous pensons naïvement que le temps parfait les arts et la technique, mais ce qui nous vient de loin, même de très loin, peut être lui aussi parfait. »
Le mari de Chloé s'arrêta devant la boutique d'un haruspice. Son étal était noirci de sang séché. À sa gauche s'empilaient des cages d'animaux aussi sauvages que laids, à sa droite, un vautour à qui il manquait de nombreuses plumes. Enchaîné à son perchoir, il criaillait sans cesse à l'haruspice. Voyant tous les jours des animaux sacrifiés il savait sa mort proche. L'haruspice l'ignorait. Un animal qui allait bientôt mourir n'avait pas besoin d'attention.
« Je connais ce devin, je l'ai déjà consulté, pendant d'autres voyages.
- Je viens de recevoir cette hyène ce matin. Elle fera une bonne victime pour mes présages, ô mon maître», répondit-il en un latin imparfait.
Le mari de Chloé déposa une pièce en argent sur l'étal maculé.
« Donne tes présages pour mon épouse, lui dit-il en latin.
- Bien, maître, bien. Ma hyène va mourir pour elle. »
La hyène avait les pattes liées. Elle était allongée sur l'étal, respirant bruyamment. Elle semblait avoir soif. Chloé eut pitié d'elle. C'était la première fois qu'elle voyait ce genre de chien répugnant d'Afrique. L'haruspice leva ses mains vers le ciel et marmonna dans une langue incompréhensible pour le couple, en berbère. Il saisit son poignard et égorgea la bête. Son sang s'écoula lentement sur l'étal, épais et sombre. Lorsqu'elle cessa de bouger, il l'ouvrit en deux, découpa le cœur, fouilla l'estomac et les entrailles. Il en sortit un morceau de défense d'éléphant qu'il rinça dans un bol d'eau sale. L'haruspice déposa la pointe d'ivoire devant Chloé.

« C'est très rare, maîtresse, c'est très rare. Avant de la capturer, cette hyène s'est attardé sur la carcasse d'un éléphant et te présente ce petit bout de défense. Tu seras bénie des dieux, maîtresse, tu connaîtras la fortune. Garde ce présent des dieux, il te portera chance.
- Parle-moi de ma vie de femme, dis-moi combien d'enfants j'aurai. »
L'haruspice passa sa main sur le poil ensanglanté de l'animal.
« Je ne compte que trois mamelles, maîtresse. C'est un mauvais présage. Cette hyène aurait fait une mauvaise mère. Je prierai Tanit pour toi, ce soir. »
Ce jour-là, Chloé ne ressentit pas de colère. Par deux fois, les dieux lui avaient signifié cette infortune. Les années passant, sans naissances, lui montrèrent la justesse de ces présages. Néanmoins elle garda le morceau d'ivoire, y fit sculpter Mercure et le porta autour du cou pendant le reste de sa vie.
Accoudée sur la balustrade, Chloé contemplait la nuit, cette compagne solitaire qu'elle côtoyait lorsque son mari était absent et qu'elle n'était pas avec Titus Atius. Sa tête était un peu lourde, le vin qu'elle avait bu n'avait été assez coupé. Le jour et la nuit ne changeaient pas que le ciel, ils changeaient la ville. Le jour encourageait l'agitation commerçante, les hèles, les cris, en latin, mais aussi en grec et en étrusque. Les pas réguliers et bruyants des soldats s'entendaient. Le vent, parfois, faisait onduler les toiles des boutiques, décolorées par la persistance du soleil. La foule était présente, parfois étouffante, mais Chloé s'y sentait en sécurité. La nuit, chaque bruit était inquiétant, chaque ombre laissait craindre un malheur. Préférant la sûreté de la domus, Chloé y restait la nuit. « Pas que je redoute la mort, mais il me reste tant à voir et à accomplir avant le grand voyage » se disait-elle, un peu involontairement, pour se justifier.
Chloé pensait souvent à Titus Atius depuis leur premier adultère et depuis qu'elle apprit par son mari que le vieux sénateur semblait tenir sa promesse. Un jour, alors que le couple illégitime dormait ensemble, Chloé était réveillée. Le chant des rossignols envahissait la chambre éclairée par le jour nouveau. Machinalement, sans le remarquer, elle caressait ses courts cheveux bouclés. Elle s'était habitué à sa présence et ses craintes premières, la sordide réputation qu'il avait en amour, ne s'étaient jamais manifesté. Titus Atius était certes avide de pouvoir, assoiffé d'argent, jaloux de ses gloires, mais il traitait bien la patricienne. Il était généreux, lui offrant parfois trop. Elle devait refuser, souvent en s'obstinant. Un jour, ayant reçu un bracelet d'or d'un serpent qui s'enroulait sur lui-même, Chloé le jeta discrètement à une paysanne, alors qu'elle revenait à Rome. « Je ne saurai jamais justifier un tel présent » s'était-elle convaincu.
Ainsi allongés, la tête de Titus Atius sur son sein, Chloé réfléchissait. « C'est ainsi que doivent se sentir les prostituées. J'échange ma présence et mon corps contre des faveurs matérielles. Que je me prostitue pour quelques pièces ou pour toute une fortune, pour moi, je ressemble à toutes ces femmes que je m'étais juré de ne jamais devenir. Comme les Grecs raisonnaient si bien, pourquoi l'homme doit-il s'abaisser à une vile existence sans en préférer la mort ? » Chloé versa une larme. « Parce que j'aime mon mari. »
Chloé se sentait comme Hercule gravissant l'Olympe embrumée et impénétrable, comme Mars devant les Douze. Son ambition était claire, limpide comme les ruisseaux des campagnes intouchées. Les moyens d'y parvenir lui importaient peu. « Les soldats ne doivent-ils pas se salir de sueur, de boue et de sang avant la victoire ? Je suis née patricienne » se rappelait-elle. Elle se réconforta. Venant d'une vieille tribu romaine, affranchie des soucis du quotidien, de la faim et de la misère, elle pouvait façonner son destin, comme le potier sculptait ses vases.
Depuis qu'elle côtoyait Titus Atius et sa débauche de richesse, Chloé avait mûri. Titus lui offrait des cadeaux pour lui faire plaisir, pour lui manifester sa tendresse, « s'il est capable de tels sentiments » se demandait la patricienne, ou pour lui prouver une certaine considération. Cependant il y avait autre chose, Chloé semblait voir par ces cadeaux la volonté de prouver sa richesse, d'étaler des objets de jalousie. Les jeunes hommes convoitaient les corps des athlètes, mais en vieillissant, voyant que le temps était inexorable et la beauté éternelle impensable, en venaient à désirer l'or et le pouvoir qu'il procure.
« Je n'ai aucun désir à être riche si je ne suscite pas l'envie et la rancœur.
- Mais tous ces hommes qui meurent de faim ? N'y a-t-il pas assez de richesses pour tous ?

- J'y vois là la volonté des dieux et ces choses divines ne me concernent pas. Tu pourrais croire que ce sont les plébéiens, vêtus salement et mangeant leur bouillie à l'oignon, qui me convoitent le plus. Mais il n'en est rien, comment s'imaginer ce qu'ils n'ont jamais goûté ou porter ? Non… les vraies convoitises viennent des patriciens. Leurs richesses les amènent à toujours désirer plus. J'ai entendu des disputes sur une peau d'ours trop petite, sur un vin trop coupé, sur un bijou en or trop léger. Si j'étais dans le plus pauvre des villages, mais que j'avais plus de pain que les autres, ma vie aurait été réussie. Chloé, je ne recherche pas tant la fortune, les dieux auront toujours plus. Je cherche la domination, je cherche la gloire. Si pour y parvenir je dois tuer mes esclaves au travail, corrompre des fonctionnaires, nourrir des guerres qui me seront profitables, je le ferai. Je le ferai parce qu'il n'y a rien d'autre à faire dans ces vies mortelles et éphémères, car ce n'est que peu avant la mort qu'on sait enfin ce qu'est la vie. »
Chloé ne répondit rien, elle savait que Titus Atius était un homme qui détestait être contredit.
Sur sa terrasse, sa coupe d'étain vide, Chloé ressentit une vive colère. Dans la nuit incertaine, elle lança sa coupe. Après un court instant qui lui sembla interminable, la patricienne entendit la coupe taper bruyamment la pierre pavée de la rue. Elle devina des pas s'approcher puis s'éloigner. « Sûrement un pauvre qui dormait non loin. En la vendant, il pourra manger demain » pensa-t-elle. Elle maudissait l'existence des mortels qui les soumettait tous à une lutte constante, parfois contre les choses, parfois contre les autres, trop souvent contre soi-même. Chloé fantasmait un peu, elle revoyait une vie où elle était née homme libre et patricien.
« Qu'aurais-je fait, libre de toute entrave? Petit-fils de consul, je serai devenu consul aussi. J'aurai défendu les lois de la république. J'aurai saigné l'Italie d'impôts et d'hommes. J'aurai été pieux, les dieux auraient été avec moi, les auspices toujours favorables. Pour la gloire de mon peuple et la gloire de ma famille. Une gloire véritable, pas celles d'un monde prospère et en paix. Que nous laisse la postérité ? Les héros, les vainqueurs, les tyrans. En tant que femme, même patricienne et surtout sans enfant, mon nom sera prestement oublié. Je comprends pourquoi les hommes gardent jalousement leur pouvoir. Si Alexandre, seul, a bâti un empire, Rome et sa noblesse bâtiront une civilisation. »
Chloé se surprit à penser comme Titus Atius.
La colère de Chloé s'apaisa. Elle eut honte, un instant, elle s'était abandonné à des sentiments vils. Elle respira profondément l'air de la nuit, cette compagne réconfortante qu'elle avait côtoyé depuis sa jeunesse. Elle était intime, la lueur des étoiles était douce. La lune éclairait d'une lumière argentée les toits de tuiles ocres des autres domus, des autels, des petits entrepôts, des postes de vigiles. Le vent de la nuit faisait bruisser les arbres en les gonflant. « Quelle nuit parfaite, tant de silence, tant d'immobilité » pensait-elle. La patricienne entendait le léger bruit de la fontaine à quelques mètres de sa domus. La pierre semblait avoir été polie par des décennies d'un ruissellement ininterrompu. Chloé entendit un chien errant japper. Mars reluisait dans le ciel. L'éclat argenté de la lune n'avait pas tout caché. Au loin, un peu au-dessus de l'horizon, une lueur rougeâtre scintillait. Habituée aux cieux purs de la Campanie de son enfance, Chloé reconnut l'astre du dieu.
« Les dieux les plus grands habitent le ciel. » Tout en contemplant la lointaine planète, la patricienne fit une prière. « Ô Mars, voilà des mois que je te prie, des mois que je t'apporte mes offrandes. Je t'ai longtemps ignoré, croyant que tu n'exauçais que les hommes. Tu es un dieu impétueux, tu détestes attendre. Pourquoi devrais-je attendre aussi ? Je te serais fidèle. Exauce-moi, ô dieu de la guerre, montre-moi que ta générosité ne se borne pas aux ambitions mâles. »
Chloé priait ardemment les dieux qui lui étaient utiles. Malgré le confort de sa vie de patricienne, elle sentait enfermée, recluse dans une vie qui ne lui convenait plus. Sans enfants, sans naissances dans cet heureux mariage, il ne lui restait plus rien à faire. Elle priait les dieux, passionnément, car seuls eux étaient assez puissants pour s'opposer à l'irrésistible domination des hommes.
Chloé se rappelait de l'insouciance de son enfance en Campanie. Son père était presque toujours à Rome, aux sessions du Sénat, à travailler dans l'administration avec d'autres citoyens, des chevaliers pour la plupart. Il partait souvent vers le nord pour s'assurer de la paisible proximité entre les Romains de la péninsule et les Gaulois qui habitaient les grandes plaines qui ceignaient le Pô. Il revenait voir sa femme, ses enfants, pour lesquels il préférait la province paisible aux cités

bruyantes. Chloé avait connu les floraisons d'avril, les papillons de mai, les prés verts et généreux sur lesquels son frère adorait galoper. « Mon père en a fait un homme dès la puberté » se rappelait-elle affectueusement. Chloé se rappelait des plages inhabitées où elle courait sur le sable, pieds nus, sous le regard attendri de ses parents. Les jours où le père était absent, la mère, Lucia, demandait aux esclaves de coiffer Chloé et ses sœurs comme pour les soirs de banquet. Les jeunes filles riaient, se regardait dans les miroirs de bronze poli. Elles aussi devenaient des femmes et Lucia attendait impatiemment ses petits-enfants.
« Tu devras toujours aimer Rome, Chloé. C'est grâce à elle que tu vis dans cette campagne féconde, c'est grâce à elle que tes nuits sont paisibles et tes jours heureux. Un jour, tu auras mon âge et tu verras la hideur du monde. Et tu béniras Rome d'être un rempart. » Chloé n'oublia jamais les sages paroles de sa mère.
N'ayant jamais vu le monde, c'était lui qui était venu à Chloé et à ses sœurs. Lucia avait fait venir des précepteurs du monde civilisé, des vendeurs de poterie aux dessins mythologiques, des sculpteurs taillant le buste d'un illustre ancêtre. « Nous suivons la destinée de Rome depuis Romulus et Rémus. Nos ancêtres se sont battu à Troie. Vous portez aussi le nom de cette famille. Et cette famille ne demandera jamais moins de vous que l'excellence et la probité. »
Un jour un précepteur déroula sur le sol de l'atrium, sur l'immense mosaïque qui racontait le mythe de Narcisse, une vaste carte sur un papyrus ciré qui venait d'Alexandrie. Elle était l'œuvre des observations de Hécatée de Milet, le célèbre historien. « Voyez comment le monde s'étale, mes enfants. Nul homme a tout vu, ni même Hercule le demi-dieu. Mais tous ces mondes ne se valent pas. Les extrémités sont gardées par les bêtes de l'enfer, les grandes prairies du nord sont hantées par les Amazones et à l'Orient, les Perses, ennemis décadents de toute civilisation, vivent dans les déserts qui bordent l'Inde. Je vous dis, chers enfants, l'Italie consolerait en un jour le voyageur qui reviendrait de ces contrées infernales. »
Chloé avait encore cette carte dont elle prenait soin. Son mari et elle l'avaient annotée avec les années, marquant avec de l'encre de noix de galle les produits et les denrées de tout le monde connu. Chloé consultait régulièrement cette vieille carte quand elle aidait son mari. Ils firent même rajouter la Chine, contrée barbare de l'Orient où un peuple mystérieux vivait et s'était fait connaître par sa soie, aussi douce que l'étoffe des dieux. Par exemple, la patricienne savait que l'étain de Bretagne était plus pur que celui des Gaules. Ainsi plusieurs souvenirs ornaient les demeures du couple, vestiges heureux d'un temps ancien.
À ses douze ans, Chloé s'était épris d'un jeune garçon, fils de chevalier, avec lequel son frère galopait souvent, s'entraînait avec le même laniste, partageait parfois le même précepteur. Il était grand, svelte, son visage était angulaire où deux yeux d'un marron pâle brillaient. Ses cheveux étaient un peu longs, impétueusement frisés. C'était le premier amour de la toute jeune Chloé. Il venait parfois aux banquets où ils partageaient quelques secrets innocents.
« C'est Gaius que je veux épouser, dit un jour Chloé à sa mère.
- C'est un fils de chevalier, Chloé. Il n'est pas de notre caste. Tu te marieras à quelqu'un d'important.
- Il n'y a que lui que je désire ! s'emporta la jeune Chloé en jetant au sol un vase grec.
- Tu en aimeras un autre et tu oublieras rapidement Gaius, mon enfant. La vie est assez longue pour le cœur d'une femme d'oublier son premier amour. »
Un jour le père de Chloé partit pour Athènes avec Gaius et Marcus, le frère de Chloé. Ils étaient partis entre hommes, car « un homme romain est un homme du monde » répétait souvent le père. Ils étaient partis d'Ostie sur un bateau de commerce égyptien du pharaon, le grec Ptolémée II, qui allait faire une escale au Pirée d'Athènes avant de rejoindre Alexandrie. Les deux adolescents furent surpris d'entendre l'équipage parler grec, langue un peu méprisée qu'ils avaient appris avec leurs précepteurs.
« Mes enfants, depuis Alexandre, le grec est devenu la langue de l'Orient. Au-delà de ses conquêtes, c'est là qu'on voit la suprématie de la civilisation grecque. Les Perses ont régné longtemps sur les barbares de l'Orient. Quoi de mieux qu'un barbare pour gouverner des barbares ? Mais Alexandre a conquis en une petite vie ce que des générations de Perses ont mis à soumettre. Cela montre la supériorité de cette civilisation, même s'ils parlent trop et aiment la sodomie. Il n'y a pas de meilleur

précepteur qu'un Grec. Le génie romain, quant à lui, n'est pas de s'enliser dans les mœurs du passé, mais d'acquérir les savoirs qui ont fait des peuples anciens leur gloire éternelle. »
Arrivés au Pirée, le père de Chloé laissa errer les deux adolescents, accompagnés de deux esclaves sûrs et d'une petite bourse de pièces d'argent. Parlant couramment grec, il alla à l'agora pour prendre des nouvelles de cette puissante et ancienne cité. Ils ne partaient que le surlendemain.
« Qu'ils aillent pénétrer des prostituées athéniennes, qu'ils aillent boire du vin non coupé, qu'ils aillent aux festins où ils pourront s'empiffrer et danser, ivres, avec des esclaves. Ils comprendront qu'à l'homme un peu fortuné, tout un monde de plaisirs peut s'acheter. »
Ayant payé quelques drachmes aux gardes qui surveillaient l'agora, le patricien entra discrètement alors que les citoyens étaient en plein débat. Au centre de tous, impassible et éloquent, le futur mari de Chloé défendait les dépenses de la cité et le salaire des hoplites. Parfois chahuté, parfois applaudi, il n'était pas que citoyen d'Athènes, il semblait en être le roi, le légitime maître, tant les foules ne le perturbaient pas et tant son discours était posé et réfléchi.
À la fin de la séance, alors que tous les citoyens sortaient de l'agora, le patricien aborda le Grec éloquent. Il l'invita à boire du vin au miel près du port. Ils passèrent plusieurs heures à discuter, à parler de leurs familles, de leurs occupations. Les deux hommes se plurent.
Quelques moins plus tard, à ses quinze ans, Chloé rencontra son mari. Il était déjà un homme, grand, trapu, les cheveux noirs comme l'obsidienne et sa barbe taillée, virile. « Il n'est pas que Grec, il est riche et citoyen d'Athènes. Il a des troupeaux, des vignobles, des talents d'argent. Mais surtout, il a plu à ton père. Tu sais comment il aime les Hellènes. Et je partage son choix. » Le couple reçut comme dot un des vignobles de la famille dans le Latium. Des années de mariage plus tard, Chloé constata, comme ses parents bien avant elle, que son mari était un homme de rang, de qualité, mais surtout un tendre ami avec qui elle partageait son quotidien.
« Suis-je en train de commettre une erreur ? » pensait Chloé accablée. Elle quitta la terrasse, lieu de ses méditations nocturnes. La nuit s'était rafraîchi et bientôt venait la rosée qui annonçait l'aube. Chloé faillit appeler un esclave pour de la lumière, mais elle se retint. « S'ils disent à mon mari que je veille les nuits où il est absent, j'aurai du mal à me justifier. » Il ne restait rien sur la terrasse, Severina avait ramassé le plateau et les roses, Chloé avait jeté dans la nuit noire sa coupe d'étain.
Elle était dans la chambre du couple. Le lit n'était pas défait. Elle s'assit sur celui-ci. Tout ce qui l'entourait était familier et rassurant : quelques peaux d'animaux, des meubles finement travaillés, des lampes à huile en bronze, les murs peints, élégants et sobres. Puis son regard alla vers une large malle aux joints de cuivre, objet de ses terreurs. Sous des vêtements, sous des peaux, Chloé y cachait ses correspondances, avec ses sœurs, avec d'autres épouses, parfois avec des commerçants de Croton, de Tarente, avec ses amis tanneurs de l'Apulie et quelques lettres compromettantes de Titus Atius. Chloé aurait pu brûler ces lettres dangereuses où le sénateur, parfois vulgaire, souvent passionné, invitait la patricienne dans ses domaines. Un esclave trop curieux, un mari fouineur, nourrissaient ses craintes. Mais dans ses lettres, le vieux sénateur promettait à Chloé ce qu'elle voulait : que le Sénat ne se fournisse qu'auprès de son mari pour la laine des soldats, devenant le plus gros commerçant de laine de l'Italie. Mais, malgré ces lettres, Chloé doutait. Elle les conservait, se disant que si Titus Atius ne respectait pas sa promesse, elle eut débarqué en pleine session du Sénat, ces lettres à la main et elle eut montré comment ce vieux sénateur avait débauché une patricienne, fille de sénateur et petite-fille de consul. « Mais la débauche de Titus Atius était-elle encore secrète ? Ne ferais-je pas que m'humilier, humilier mon époux et ma famille ? » se disait-elle. Il était trop tard, elle s'était trop compromis. Il ne lui restait plus qu'à prier les dieux.
Il y a peu de temps, Titus Atius et Chloé passèrent deux jours à la campagne, dans la Campanie de son enfance. Depuis la propriété du vieux sénateur, ils voyaient au loin, majestueux et imposant, le volcan du Vésuve, porte mystérieuse vers les enfers. Titus voulait absolument montrer ses nouveaux chevaux d'Arabie qu'il venait d'acheter à prix d'or.
« J'ai payé ces quatre chevaux un demi talent d'or. J'espère qu'ils me rapporteront autant dans les courses du cirque. »
Le sénateur passa sa main affectueusement sur la tête d'un des chevaux. Il le caressa quelques instants. Chloé fut surprise de la tendresse de Titus Atius.

« Tu ne m'as jamais caressé ainsi. Et je suppose aucune femme aussi. »
Titus Atius continua sa caresse, silencieux, et embrassa l'animal.
« Prends soin d'un cheval et il te sera fidèle. Il crèvera pour que j'atteigne ma destination. Il marchera sous la pluie de janvier, sous le soleil de juillet, il chargera jusqu'à la mort, piétinant les blessés et les cadavres. Prends soin d'une femme et elle deviendra ingrate. Elle demandera toujours plus, elle fera des caprices. Quand mon premier fils est né, j'étais ravi. Mais il ne me ressemblait en rien. D'où venaient ses yeux verts ? Seul mon traducteur avait des yeux verts. J'ai fait torturer l'esclave et il a avoué, l'enfant était le sien. Depuis, je n'aime plus ma femme, ni aucune. J'ai des enfants maintenant hommes et femmes, et c'est en partie à cause d'eux que je ne répudie pas mon épouse. »
Chloé ne répondit rien, cette confidence était inhabituelle. « Est-il en train de feindre comme tout bon politicien ? » La patricienne resta perplexe.
Le couple adultère continuèrent leur marche dans l'écurie. Des odeurs d'herbe séchée et de crottin venaient à eux. Un jeune esclave, aux yeux bleus, venant sûrement de Dacie, versait de l'avoine dans les auges des chevaux. Tous entendaient les colombes roucouler depuis les combles de l'écurie. Chloé et Titus passèrent à côté de l'esclave qui s'inclina.
« C'est un bon esclave, Chloé. C'est un bon esclave parce qu'il n'a jamais connu la liberté. »
Hors de l'écurie, le soleil de la Campanie était éblouissant. Chloé se tourna vers Titus et lui prit la main.
« Titus, je veux que nous discutions sérieusement. »
Mais le vieux sénateur interrompit la patricienne. Il prit ses deux fines mains dans les siennes.
« Je sais ce que tu vas me dire, mais écoute-moi plutôt. Les dieux t'ont fait belle, noble et intelligente. Jamais je n'oserai humilier une femme qui a reçu autant de dons des dieux. Ton destin est grand, sinon paisible. Il faut qu'un homme soit fou pour faner cette belle fleur que tu es. Maudit soit celui qui te déshonorera. Si la noblesse d'un peuple apparaît comme perfide, sans honneur, qu'en penseront les hommes libres ? Qu'en pensera la plèbe ? Ce n'est que par l'exemplarité de nos mœurs qu'à Rome puissent cohabiter patriciens et plébéiens.
Je méprise mes esclaves, je méprise les prostituées captives et orphelines, certes, car ils n'ont point de destin. Mon destin est le leur. Après ma mort, dans des décennies ou des siècles, Rome se rappellera de Titus Atius, sénateur riche, souvent questeur, une fois consul, qui aura défié les peuples de l'Italie et de l'Afrique. En me servant, même en servant ma luxure, ces hommes et ces femmes prouvent leur utilité. Quelle vie gâchée que de ne pas ouvrer pour un grand destin, même s'il n'est pas le nôtre. Ils en sont, quelque part, les modestes artisans. Regarde nos soldats, beaucoup meurent, tous sont oubliés. Mais, grâce à eux, pour toutes les générations qui suivront, un seul nom restera, un seul nom rappellera la grandeur d'un peuple : Rome.
J'ai mauvaise réputation, des rumeurs courent sur ma vie sexuelle, sur mon mariage raté, sur les intérêts des prêts que j'accorde, sur mes dons généreux pour les tyrans qui me sont fidèles. Mais tous ces hypocrites se taisent et se tairont. Il y a, dans les familles patriciennes, toujours des perversités cachées, des secrets inavouables, des hontes à enfouir profondément.
Aie confiance, Chloé, personne ne sait que nous nous voyons, même pas mon plus fidèle affranchi. Je sais que tu ne m'aimes pas et, pour te rassurer, peut-être, je ne t'aime pas non plus. Mais dans ta façon de faire l'amour, je vois ta fierté et ton abandon. Je vois les sacrifices auxquels tu consens, par amour, je vois comment tu viens à moi pour des faveurs, et cela m'excite. Chloé, patricienne, fille de sénateur et petite-fille de consul, vient ici soumise comme les prostituées gauloises près du forum.
Mais notre relation finira bientôt et je tiendrai ma promesse. Car je finirai par me lasser de toi, comme je me lasse toujours des femmes. Et il n'y a rien de plus dangereux pour une femme avec qui je couche que d'en être lassé. Je ne vois plus avec ma femme depuis des années, nous nous évitons, et, parfois, je me dis que c'est peut-être ainsi que nous serons heureux. »
Le silence qui suivit fut troublant. Chloé baissa la tête, se sentit humiliée. Elle pleura. Le vent tiède faisait onduler leurs toges. Les chevaux hennissaient, non loin. Titus Atius était impassible. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait une femme pleurer. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait

pleurer une femme. Les années, la luxure et le cynisme l'avaient rendu insensible. Chloé releva enfin la tête.
« Alors c'est fini ? Je peux retrouver ma dignité ?
- Non, j'ai encore envie de toi. Tu sauras quand nous cesserons de nous voir. »
Dans la nuit fraîche qui s'achevait, Chloé avait ouvert sa malle et en avait sorti ses correspondances avec Titus. Posées sur le lit, quelques fourrures animales au sol et faiblement éclairées par une lampe à l'huile, elle les parcourait rapidement des yeux. Chaque lettre lui rappelait des voyages, des cadeaux, des nuits de copulation dans le lit d'un autre. Ces souvenirs l'attristaient. « Quand cette mascarade se terminera-t-elle? » Chloé était affligée par ses actions de ces derniers mois, mais, chagrine, elle constatait que le passé était inaltérable.
La vie à la domus et à la villa était douce. Sans enfants, le couple n'avait pas à payer l'équipement militaire des fils, ou le début de leur carrière politique comme questeur, ou la généreuse dot du mariage des filles. Avec les années, Chloé n'en ressentait plus de colère, elle n'en pleurait plus. Seule une mélancolie un peu amère la prenait parfois. « J'aurai fait une excellente mère » se disait-elle souvent.
Se réveiller à l'aube près du corps chaud de son mari, parcourir les arpents de leur vignoble ensemble, organiser des banquets intimes avec de proches amis, se faire coiffer par Severina pour être belle pour son époux, « voilà les petites joies du quotidien » pensa-t-elle. Elle regrettait son adultère, ce que le vieux sénateur promettait ne valait pas les sacrifices qu'il demandait. Enfin, les richesses ne valait pas la dignité d'une patricienne.
« Si c'était à refaire, je cracherais au visage de Titus Atius. »
Les étoiles disparaissaient dans le ciel qui bleuissait. Insensiblement, l'aurore venait, éclaircissait le ciel et amenait sa fine rosée. Les oiseaux s'étaient réveillé, ils chantaient. Chloé pensa au pivert qu'elle allait voir comme à tous les matins depuis des mois. Sans réfléchir, la patricienne prit les lettres de Titus Atius et les approcha de la petite flamme de la lampe à huile. Elles commencèrent à se consumer. Lorsque la flamme fut toute proche des doigts de Chloé, elle jeta les lettres au sol. Il n'en restait rien. Chloé se sentit soulagée d'avoir fait disparaître ces lettres compromettantes. « J'aurai dû les brûler dès que je les recevais. »
Alors que Chloé ne dormait pas encore, Rome se réveillait. Les pas des mules sur la rue pavée venaient jusqu'à la patricienne. Elle vit deux esclave passer devant sa chambre. « La domus se réveille, s'ils me demandent, je dirais que je me suis levé avant eux » pensa-t-elle. Chloé remit les peaux d'Afrique et d'Hispanie dans la malle. Elle passa par la cuisine prendre la viande et alla au jardin.
Le ciel s’éclaircissait, le parfum des deux cyprès venaient à elle. Le chant des oiseaux s'entendait. Elle distingua celui de son pivert. Il était déjà au sol, sautant rapidement et plongeant, vivement, son long bec dans la terre. Chloé jeta la viande près du potager et récita sa prière à Mars. Le matin était doux, la patricienne était un peu ivre de fatigue, mais pour rien elle ne manquait à cette rencontre avec le messager du dieu. « Quand repartira-t-il vers l'Olympe pour dire à son maître comme je fus son amie ? »
Un bruit persistant, juste au dehors de la domus, s'éleva. Des hennissements, des paroles, c'était son mari, il avait accosté à Ostie pendant la nuit. Les deux grandes portes de la domus s'ouvrirent en grinçant un peu. Il entra, de son pas sûr, suivi d'un affranchi et d'esclaves. Il alla vers Chloé et elle courut à lui. Blottie un instant contre son torse, elle finit par regarder son visage et l'embrasser. Il ne souriait pas comme à leurs habituelles retrouvailles. « La fatigue du voyage » pensa-t-elle.
Leur étreinte terminée, le mari de Chloé alla à l'atrium s'asseoir un instant sur un siège. Un esclave lui apporta une bassine de bronze d'eau de pluie. Il y plongea ses mains et s'aspergea le visage.
« Le voyage a été bon ? demanda Chloé.
- Oui le vent a été favorable. On m'avait dit que la Corse était plus civilisée depuis que les Puniques avaient chassé les Syracusains de leurs comptoirs. Mais il n'en est rien. Ces barbares vendent un peu de sel, un peu de fer, leur vin est mauvais. J'ai visité Charax, Vapanes et Blésinon, et les Corses vivent misérablement. Il n'y a pas d'égouts pour les déchets, les bagarres sont fréquentes. Les Puniques font mauvais commerce des esclaves. La plupart se laisse mourir de faim, les autres sont

si enragés qu'il faut être fou pour les acheter. Une jeune femme m'a surpris. Elle était en cage plus féroce que les lions de Leptis Magna. Elle invoquait dans sa langue les démons et les malédictions. Je ne sais pas si je retournerai sur cette île maudite. »
Il se déchaussa et posa ses pieds dans la bassine de bronze. Accroupi, un esclave lui lava les pieds. Chloé était debout, muette, fatiguée, mais contente de revoir son mari. Un instant passa.
« Le pivert est-il toujours là ?
- Oui ! Suis-moi. »
Comme une enfant, Chloé courut au jardin. Un esclave remit une liasse de lettres à son époux. Il se dirigea aussi vers le jardin, mais resta quelques pas derrière Chloé.
« Je prends soin de l'oiseau, mon amour , j'espère que Mars nous sera clément. »
Il prit une longue inspiration.
« Chloé, je dois me confier. Juste avant d'embarquer pour la Corse, Titus Atius est venu me voir, à Ostie. Il a su par mon affranchi que j'allais embarquer peu avant le zénith. Il m'attendait depuis l'aube, avec son fils, son meilleur affranchi et quelques esclaves. Il me reconnut, je ne sais comment, et je reconnus le sénateur à sa laticlave. « Dans mes bras ! » me lança-t-il dès qu'il fut près de moi. Il commença par s'informer de mon voyage, de la destination de mon bateau. « Ces Corses sont des barbares pire que les Puniques ! »
Puis il me prit à part. La guerre est imminente, l'empire de Carthage menace les intérêts romains. Les soldats devront s'habiller, il faudra de la laine, beaucoup de laine. Le Sénat, me dit Titus Atius, achètera tout ce que j'ai, et même davantage. Je vais devoir partir demain en Grèce, en Épire et en Macédoine pour acheter de nouveaux troupeaux. Quelle faveur du destin, mon amour ! Toute cette laine vendue nous rapportera beaucoup d'or. »
Chloé souriait, Titus Atius avait tenu sa promesse. Elle se retourna vers son mari. Elle vit les lettres qu'il tenait à la main, elle ne put rien dire. C'était toutes les lettres qu'elle avait envoyé à son amant détesté. La patricienne était figée, stupéfaite, atterrée.
« Puis, juste avant de partir, Titus me remit cette liasse de lettres. Tes lettres. Il me dit tout bas : « ta laine est comme celle des autres, mais ta femme a su me convaincre. Tu n'as pas qu'épousé une patricienne de vieille famille, tu as épousé une femme dont l'amour rendrait furieuses toutes les putains de Rome. Elle est comme toi, Grec, elle sait le prix de toute chose. » Et pendant que le bateau traversait la mer, j'y ai réfléchi. Pourquoi le Sénat nous favoriserait-il ? Tu as voulu te mêler des affaires des hommes, Chloé, et tu n'as recueilli que le déshonneur et le chagrin. »
Chloé se couvrit le visage avec les mains. Elle pleurait, bruyamment.
« Oui j'ai fait l'amour à cet homme, oui je me suis abandonné sous ses caresses et ses baisers, mais je l'ai toujours haï. Je l'ai fait pour nous, je l'ai fait parce que je voulais nous aider. Tu ne devais pas savoir... »
Chloé se tut, ses sanglots l'empêchait de parler. Son mari la prit dans ses bras, contre lui. Le couple resta silencieux quelques instants. Il embrassa tendrement son front.
« Tu es mon épouse chérie. Je te pardonne parce que tu n'as pas voulu me faire de mal. Pourquoi te punir, pourquoi te haïr ? Tu as déjà assez souffert de ce méchant sénateur. Console-toi, mon amour.
- Je t'aime, Hector, je t'aime.
- Je t'aime aussi, Chloé. »
Du jardin, le pivert s'envola et ne revint jamais.